

LE PETIT JOURNAL



LE JOURNAL DES ÉTUDIANT.E.S DU PARCOURS EUROPE
NUMÉRO 10 | MAI 2024

LES USAGES DU PE

QUI SONT LES FEMMES DERRIÈRE LA
CONSTRUCTION EUROPÉENNE ?

L'ÉCOSSE, LA NATION QUI SE VEUT ÉTAT

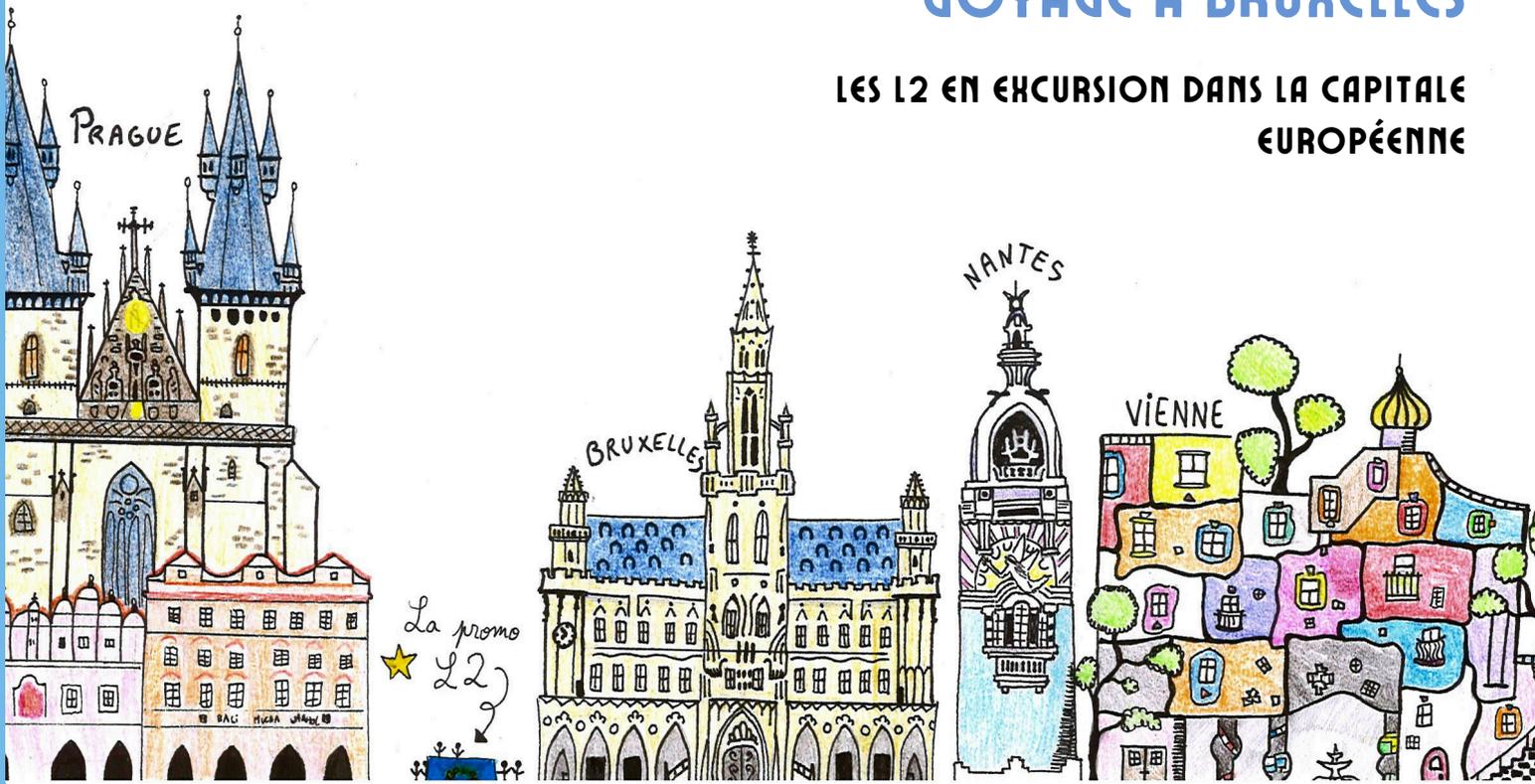
QUESTIONS INTERNATIONALES

RÉVISEZ MOINS, DORMEZ MIEUX !

TOUT SAVOIR SUR LE SOMMEIL
ÉTUDIANT

JOURNAL DE BORD DU VOYAGE À BRUXELLES

LES L2 EN EXCURSION DANS LA CAPITALE
EUROPÉENNE



CONTENUS

PARTIE 1 : QUESTIONS INTERNATIONALES

5 L'ÉCOSSE, LA NATION QUI SE VEUT ÉTAT

Neal Audouin

10 LA GUERRE ET SES REPORTERS, OU MONTRER POUR NE PAS IGNORER

Owen Nierbelein

PARTIE 2 : PARCOURS EUROPE

14 RÉVISEZ MOINS, DORMEZ MIEUX !

Mathilde Cadeau

18 BOUGE-TOI !

Evaëlle Delplace

19 LES VISAGES DU PE

Jeannette Corre

PARTIE 3 : CULTURE ET SOCIÉTÉ

24 L'ÉVOLUTION DE LA PLACE DES FEMMES DANS LE MONDE DU TRAVAIL DEPUIS 1950

Salma Amin

32 LES MILLE VISAGES DU MUSÉE D'ORSAY

Adrien Dupont

37 DERRIÈRE LE MONSTRE

Lina Favre-Lacombe

41 VERITAS

Antoine Pécot

PARTIE 4 : REPORTAGE DU VOYAGE À BRUXELLES

47 BXL

Lison Martinez & Nina Thomas-Richard

NOTE DE LA RÉDACTION

Salut à toutes & à tous !

L'équipe de rédaction du PETit Journal est ravie de vous présenter ce dixième numéro pour conclure l'année 2023-2024 à l'aube des élections européennes.

A l'image des précédents numéros et du Parcours Europe lui-même, cette publication du PETit Journal brille par sa diversité dans le fond comme dans la forme, et reflète les intérêts de nos rédacteurs & rédactrices.

Ce dixième numéro vous propose ainsi d'aborder à travers une dizaine d'articles des questions géopolitiques, étudiantes, culturelles et sociales avant de se finir sur le traditionnel reportage sur le voyage à Bruxelles des L2. Graphisme, illustration et photographie sont à l'honneur avec une attention particulière portée aux arts visuels qui passe par un photoreportage bruxellois signé Lison, mais aussi par un clin d'oeil au neuvième art proposé par Evaëlle.

Nous tenons à remercier tous les étudiants & étudiantes s'étant engagés cette année au sein de l'équipe de rédaction pour apporter leur plume au PETit Journal, notre maquettiste bariolée Manon ainsi que toutes personnes qui prendront le temps de lire ce numéro préparé avec amour par le Parcours Europe.

Adrien Dupont
Co-rédacteur en chef

Jeanette Corre
Co-rédactrice en chef

Couverture : illustration de Yulizh Rohou

L'ÉCOSSE, LA NATION QUI SE VEUT ÉTAT

Neal AUDOUIN

Depuis le début des années 2000, l'Écosse a vu la voix indépendantiste devenir de plus en plus forte au sein de son panel politique. Aux élections de 2007, le Scottish National Party (SNP) prend pour la première fois le rôle de majorité au Parlement écossais. La leader du parti entre 2014 et 2023, Nicola Sturgeon, est ainsi devenue Première ministre de l'Écosse (First minister). Il s'agit aujourd'hui de son successeur à la tête du SNP, Humza Yousaf. La ligne politique du parti, bien que n'ayant pas toujours été très claire, s'affirme plutôt de gauche depuis plusieurs années, ses membres défendant des valeurs sociales et féministes

notamment. Mais le vrai pilier sur lequel s'appuie le SNP, et qui lui n'a jamais bougé, est la revendication de l'indépendantisme écossais. Il s'agit vraiment de son idée forte, qu'il est presque le seul en Écosse à défendre, et qui l'a amené sur le devant de la scène politique du pays. Il est aujourd'hui le premier parti politique de la nation écossaise, avec ses 64 sièges sur 129 au Parlement d'Édimbourg. La doctrine indépendantiste a même la majorité absolue, puisque sur ce sujet le SNP est appuyé par les 8 sièges des députés Verts, eux aussi indépendantistes.



L'autre valeur forte dont s'est emparé le SNP, c'est celle d'une Écosse europhile. Depuis les premières discussions autour du Brexit, les indépendantistes l'ont pointé du doigt, critiqué et décrié, représentant la majorité de l'opinion de la nation. Et lors du référendum de 2016, les Écossais ont voté à 62% contre le retrait de l'Union européenne par le Royaume-Uni. Pourtant, ils ont été entraînés hors de l'UE contre leur gré, avec le reste des Britanniques. Cela a été, et reste de nos jours encore, une source importante de mécontentement de la part des indépendantistes, qui montrent cela comme une raison de plus pour que l'Écosse sorte du Royaume-Uni. Les difficultés, économiques notamment, que rencontre le Royaume-Uni depuis 2020 offrent une bonne raison de plus au SNP de plaider pour un retour de l'Écosse au sein de l'UE. Nicola Sturgeon avait d'ailleurs affirmé qu'en cas de victoire de l'indépendance, l'Écosse chercherait immédiatement à réintégrer l'Union européenne.

Cependant, malgré le soutien de la majorité des Écossais envers le parti nationaliste, ils ne semblent pas encore tout proches de voir leur indépendance arriver. Après la victoire retentissante du SNP en 2011, qui a vu pour la première fois le parti avoir la majorité absolue de 69 députés au Parlement écossais, un référendum sur l'indépendance de l'Écosse est promis pour les années suivantes. Il est négocié par le Premier ministre écossais de l'époque, Alex Salmond, avec David Cameron, Premier ministre du Royaume-

Uni. Le référendum a lieu le 18 septembre 2014, et à la question « L'Écosse devrait-elle être indépendante ? », 55% des Écossais répondent « non ». Ils ne sont, alors, pas encore prêts à passer définitivement ce cap.

Au moment de changer le cours de leur Histoire, les Écossais se questionnent : l'indépendance serait-elle vraiment une bonne chose pour nous ? Et restent finalement frileux.

Alors, une nation indépendante est-elle plausible ? Est-elle, même, réellement envisageable ? Et quelles en seraient les conséquences économiques, politiques, sociales ? Qui, le cas échéant, y gagnerait le plus, entre les Écossais, les Britanniques et les Européens ? Toutes ces questions, il faut se les poser pour envisager l'avenir d'une nation qui est engagée sur la route pour devenir un État.

Au cœur du raisonnement de nombreux Écossais, et de la plupart des autres Britanniques, se situe la question économique. L'économie écossaise est-elle capable de résister à un détachement par rapport à l'Angleterre ? L'Angleterre semble être la nation qui porte majoritairement les trois autres dans cette union, notamment sur le plan économique. L'Écosse ne représente par exemple qu'environ 10% du PIB britannique, et compte assez largement sur le reste du Royaume-Uni pour exporter et pour importer. L'Écosse est d'ailleurs en situation de déficit global, et la dette était estimée à 85% de son PIB dans une étude de 2014. Cette situation économique est en



bonne partie permise par le soutien de l'Angleterre, dont il est certain que l'Écosse profite des avantages monétaires, la livre sterling étant plutôt forte. Mais l'Écosse est dotée d'un atout majeur pour son économie : son accès aux pétroles de la mer du Nord. 90% de la production de pétrole en Grande-Bretagne provient d'Écosse, avec 600 000 barils/jour produits en 2021, ce qui représente près de la moitié de la consommation globale du Royaume-Uni. Facteur très important de croissance, le domaine de l'énergie en règle générale est assez développé. Les ressources fossiles étant de plus en plus confrontées à des enjeux environnementaux, le pays s'est lancé dans l'innovation en matière d'énergies renouvelables. C'est dans les mers écossaises qu'ont notamment été effectués les premiers tests de structures houlomotrices, qui visent à exploiter l'énergie des vagues. La ZEE de l'Écosse

est donc un facteur essentiel pour son économie, d'autant plus en sachant qu'à peu près 70% du poisson britannique y est pêché. Par conséquent, la question économique est au cœur du débat sur l'indépendance. Du côté britannique, l'économie écossaise ne rapporte pas grand-chose, mais ne coûte pas non plus énormément, puisque les chiffres de son endettement ne sont pas alarmants. L'enjeu tourne principalement autour du commerce, l'Écosse étant sur ce point largement dépendante du reste du Royaume-Uni, où va la majeure partie de ses produits d'exportation, dont le pétrole. Bien sûr, même en cas d'indépendance il serait très probable que les relations économiques entre l'Écosse et le Royaume-Uni ne se stopperaient pas d'un coup. En cas de retour dans l'Union européenne en revanche, cette dernière pourrait bien devenir le partenaire

commercial majeur de l'Écosse. À noter que sa production de pétrole intéresserait également les membres de l'Union, surtout dans le contexte énergétique actuel. Malgré cela, et dans l'idée que les relations économiques entre l'Écosse et le Royaume-Uni continueraient, les Britanniques n'auraient sans doute pas grand-chose à perdre d'une indépendance de l'Écosse sur le plan économique, peut-être même au contraire.

Pourtant, les Anglais s'opposent en grande majorité à l'indépendance de l'Écosse, qui devrait être plutôt une bonne nouvelle pour l'économie anglaise. C'est que la raison de l'attachement de l'Angleterre au maintien du Royaume-Uni est d'une autre facture qu'une vision purement pratique : c'est un attachement presque affectif, culturel, qui fait partie de l'identité de la nation anglaise, et qui reste comme le vestige d'un passé où l'Angleterre était la nation la plus puissante au monde. L'Angleterre, comme toutes les autres puissances européennes, a perdu son empire colonial durant la seconde moitié du XXe siècle, mais a maintenu son ancrage, certes bien plus profond qu'avec n'importe quelle autre colonie, avec l'Irlande du Nord, le Pays de Galles et l'Écosse. Bien que ces trois territoires n'aient jamais été vus comme des colonies en tant que telles car leur histoire commune avec l'Angleterre est réelle et longue dans le temps, on ne peut nier qu'ils ont une histoire antérieure faite de conflits entre eux et que la soumission à la couronne d'Angleterre s'est faite contre leur gré, par l'usage de la force. Cela est

d'autant plus vrai en Écosse. État souverain depuis le IXe siècle, elle a été reliée politiquement avec l'Angleterre et le Pays de Galles en 1707. Cependant, une partie importante de la population a longtemps continué à combattre l'influence du pouvoir central britannique, et notamment les clans des Highlands qui ont été pour cela largement opprimés. À cette époque, la culture du peuple écossais a été piétinée par les Anglais, qui voulaient implanter la leur. La dynastie des Stuart, écartée du trône en 1707, tente de rétablir la couronne écossaise, sans succès. La défaite à la bataille de Culloden, en 1746, enterre définitivement les espoirs du « Bonnie Prince Charlie » et marque le début de la domination réelle de l'Angleterre sur l'Écosse. En 1922, le Royaume-Uni subit un choc avec la sécession de l'État libre d'Irlande, qui passe par des insurrections populaires violentes et une véritable guerre civile, mais ne s'est pas répercuté aux autres nations du Royaume. Aujourd'hui, dans un monde régi par le droit international, il paraît hautement improbable que les Écossais aient recours à de telles extrémités pour obtenir leur indépendance, mais ce qui a pour effet qu'elle risque d'être plus longue à venir, par la voie politique.

Mais alors en définitive, l'indépendance de l'Écosse est-elle envisageable ? En sortant du Royaume-Uni, l'Écosse y perdrait certainement des plumes économiquement, et notamment du fait de sa relation commerciale privilégiée avec le reste du Royaume actuellement. Sur le

plan monétaire, il est certain qu'une séparation avec la puissance économique qu'est l'Angleterre pourrait poser problème, mais l'Écosse dispose d'un système bancaire qui est resté très développé et relativement indépendant, ce qui lui permettrait d'absorber un tel changement. En revanche une chose est certaine : si l'Écosse devenait indépendante, il lui serait primordial d'intégrer l'UE le plus rapidement possible. Or, intégration à l'Union européenne et rapidité vont rarement de pair ; cependant, ce cas est tellement particulier, l'Écosse ayant été membre de l'Union il y a plusieurs années, que les procédures pourraient peut-être aller plus vite. En réintégrant l'UE, l'Écosse pourrait ainsi retrouver une part de protection économique sacrifiée avec le départ du Royaume-Uni, tout en conservant sa souveraineté gagnée grâce à l'indépendance. Car c'est bien cela qui est à la base-même de toutes ces questions : une volonté de souveraineté émergeant d'un élan nationaliste qui, qu'on le trouve justifié ou non, est indubitablement là et prend petit à petit de l'ampleur sur une terre au futur encore incertain. Bien sûr, d'autres questions restent en suspens, comme celle de la puissance diplomatique d'une Écosse seule, ou la gestion de la frontière avec l'Angleterre, qui sont plus difficiles à prévoir mais nécessaires afin de savoir si l'indépendance serait une bonne chose ou non pour les Écossais.

Neal AUDOUIN

LA GUERRE ET SES REPORTERS, OU MONTRER POUR NE PAS IGNORER...

Owen NIEBERLEIN



Ces dernières années ont démontré une recrudescence des conflits armés. En première ligne, et souvent exposés à tous les dangers, des femmes et des hommes, comme vous et moi, dont la mission est de filmer « les horreurs de la guerre ». Le film *Civil War*, paru en avril 2024, a mis en lumière ces journalistes de l'extrême. Bien plus qu'un simple emploi, nombre de reporters parlent d'une mission de service public. La journaliste Lee Smith, interprétée par Kirsten Dunst dans ce même film, explique envoyer un avertissement « à la maison » à chaque

fois qu'elle survit à une zone de guerre ; des images horribles, accompagnées d'un message simple : « Ne faites pas ça. »

Maryse Burgot, grande reporter pour France 2 depuis bientôt trente ans, résume, dans une interview au Monde, ce qu'elle qualifie de « guerres qui se répètent à l'infini », où l'on retrouve « les mêmes civils terrorisés, les mêmes soldats qui perdent leur jambe, la jeunesse brisée, les femmes éplorées ». Et, « il faut aller sur place pour le raconter », car sans images, on a communément l'impression qu'il ne se passe rien.

Les correspondants de guerre ont fait leur apparition au XIXe siècle, à l'époque où la presse se développait en masse. Lors de la Seconde Guerre mondiale, le pourcentage de décès parmi les correspondants égalait presque les décès parmi l'infanterie. Cette proximité avec le danger, pour montrer l'impensable, font de leur travail une nécessité. « Ce dont on ne parle pas n'existe pas », tel que l'explique Flore Olive dans une interview pour Envoyé Spécial, sur France 2, dans une émission en hommage à Véronique Robert, Stéphan Villeneuve et Bakhtiyar Haddad, victimes d'une mine en Irak, alors qu'ils étaient en reportage.

Ces trois journalistes, décédés en documentant la bataille de Mossoul, étaient en réalité bien plus. Quasiment

considérée comme une « mère » par certains soldats irakiens, Véronique Robert était de celles qui avaient un « culot extraordinaire » et une ténacité d'acier, pour le photjournaliste et reporter de guerre Alvaro Canovas. Loin des plateaux télévisés, de nombreux journalistes sont morts alors qu'ils faisaient leur travail ; un travail qui, bien souvent, dérange. En période de guerre, les belligérants tentent, tant bien que mal, de contrôler l'information. Les images, plus que de simples archives pour l'avenir, sont devenues des armes d'une puissance phénoménale. Et à l'ère du tout-numérique, il ne suffit souvent que d'une bête retouche pour faire dire à l'image ce qu'elle ne disait à l'origine. Travailler, malgré la propagande ambiante, devient de plus en plus complexe, à une époque où



les journalistes, archéologues de la vérité, sont parfois perçus comme l'ennemi. Maryse Burgot explique alors qu'elle ne raconte que ce qu'elle a vu de ses propres yeux, car elle a « la légitimité simple de celle qui a été témoin ».

Depuis le début du second millénaire et le développement en masse des smartphones et de « l'internet connecté », chaque personne a désormais la possibilité d'exposer au monde des images capturées en solo. Sommes-nous donc tous devenus journalistes ? Les réponses à cette question divergent et alimentent le débat. Pourtant, il ne suffit que de quelques scrolls, sur Instagram ou encore TikTok, pour se rendre compte de ce phénomène d'ampleur. Les journalistes professionnels bénéficient cependant d'une « force de frappe » intrinsèquement plus puissante que n'importe quel citoyen. Ils font trembler les régimes, tel celui de Vladimir Poutine, qui, depuis sa prise de pouvoir, mène un affront perpétuel à l'encontre des médias indépendants. Les informations diffusées sont contrôlées, modifiées, voire inventées selon les « besoins », afin de mieux contrôler une population déjà bâillonnée. Les reporters, dans leur quête de vérité, dépoussièrent bien souvent des vérités, cachées ou encore oubliées, que certains États auraient préférées à jamais disparues.

Lors de la Guerre du Vietnam, une liberté plus importante a été donnée aux journalistes. Certaines photographies de guerre ont alors marqué l'histoire, comme « la petite fille au napalm », immortalisée par Nick Ut en juin 1972. Aujourd'hui, l'image illustre les manuels historiques, et sert à conter les horreurs d'une guerre

parmi tant d'autres. Pourtant, dans les années 1970, celle-ci a contribué à discréditer la Guerre du Vietnam auprès de l'opinion publique mondiale. Lee Smith, dans le film *Civil War*, dit ne pas se poser de questions sur ce qu'elle voit ; elle filme pour que d'autres se posent ces questions à sa place. Cette image, certes caricaturée, évoque la distance qu'il est important de mettre entre les images et le ressenti personnel. Certains reporters évoquent alors la relation particulière qu'ils entretiennent avec leur caméra ; l'idée qu'à chaque fois qu'ils se mettent à filmer, une distance se crée entre ce dont ils sont témoins et l'image enregistrée. Il n'est pas si simple, néanmoins, de prendre du recul par rapport à des scènes choquantes, dont l'humanité aurait préféré ne jamais être témoin. La guerre, c'est la confusion, le bouleversement, le chaos ; des événements parcellaires auxquels on essaie de donner un sens. On cherche à expliquer l'inexplicable, car l'humain n'aime pas le « vide ».

Toutefois, par les temps qui courent, se posent aussi autant de questions qu'il y a de guerres : qu'est-ce que « montrer la guerre » ? Faut-il filmer les massacres et le sang pour raconter une histoire qui intéresse l'opinion publique ? Pourquoi la guerre est-elle, après un certain temps, victime d'un phénomène de lassitude ? Et puis, plus généralement, pourquoi la guerre ? Pourquoi filmer, conflits après conflits, violences après violences, si l'histoire semble se répéter aussi inlassablement ? Raconter la guerre est une tâche déroutante, que le journaliste Sébastien Junger, connu pour sa couverture des guerres en Afghanistan ces

vingt dernières années, synthétise en une phrase : « C'est très difficile d'écrire objectivement à propos de gens qui vous tirent dessus. » Une honnêteté qui ramène à la base même du journalisme : l'objectivité. Les journalistes sont-ils réellement objectifs ? À chacun son avis.

Et, il y a parmi les reporters de guerre, des témoignages ou encore des actes oubliés. Quand on regarde la photographie prise par Nick Ut, évoquée précédemment, on imagine une distance dénuée de toute morale. Toutefois, être derrière une caméra ne fait pas d'un reporter un être sans ressentis. Comme illustration et parmi les vérités peu connues, il y a celle de « la petite fille au napalm », conduite par Nick et son minibus à l'hôpital. Il lui a sauvé la vie. Face à un sentiment d'impuissance purement humain naît parfois une envie d'agir. Mais encore faut-il en avoir les moyens. Certains reporters ont alors

l'espoir que leur reportage marque les esprits et encourage d'autres, aux moyens plus conséquents, à agir.

Alors que la guerre est une réalité qui paraît éloignée, il est important de la raconter. Montrer les massacres, les destructions et les horreurs évitent d'oublier l'histoire. Les générations européennes ayant connu la guerre s'éteignent petit à petit, emportant avec eux un souvenir vivide de la guerre et de ses conséquences, qui nous semble aujourd'hui si éloigné qu'il paraît improbable.

L'oubli crée un risque vital : celui de croire la guerre éteinte, disparue à jamais, alors même que celle-ci est à nos portes. Alors, pour ne pas l'oublier, il y a les reporters de guerre pour la conter. « C'est leur métier : risquer leur vie pour nous informer. »

Owen NIEBERLEIN





RÉVISEZ MOINS, DORMEZ MIEUX !

Mathilde CADEAU



Vous êtes un étudiant qui passe ses nuits à réviser ou à profiter de votre liberté nouvelle qui vous permet de ne pas vous plier à un couvre-feu imposé ? Vous tournez au café pendant plusieurs jours pour passer les partiels ? Vous voulez des solutions pour avoir un cycle de sommeil plus régulier, car vous en avez marre de vous réveiller avec les yeux bouffis ? Eh bien, cet article ne vous en apportera pas forcément, mais si vous voulez savoir tous les dommages de votre cycle de sommeil éclaté et tous les bienfaits que le sommeil pourrait vous apporter, lisez donc la suite.

D'après des études récentes effectuées sur le sommeil des étudiants, approximativement 1 étudiant sur 4 déclare dormir très mal (si vous n'êtes que 3 à lire, je vous félicite pour votre capacité à vous en tenir à un rythme sain, si vous êtes plus ça veut dire que certains seront concernés par la suite !) On compte environ 58.8 % qui dormiraient entre 6 et 7 heures par nuit, alors que la durée recommandée est bien de 7 à 9h par nuit pour les jeunes de 18 à 25 ans. Le sommeil représente plus d'un tiers de notre vie d'après le gouvernement.

Les stades du sommeil: on a tout d'abord le sommeil lent correspondant à tout sommeil entre le léger et le profond, ainsi que le sommeil paradoxal, la merveilleuse période qui nous laisse rêver ou cauchemarder. Ce sont différents cycles de 90 minutes, tout cela est organisé de façon à aider notre corps à parfaitement fonctionner. Perturber cette organisation pourrait avoir... quelques conséquences.



QUELLES CONSÉQUENCES CE MANQUE DE SOMMEIL PEUT-IL AVOIR SUR NOUS ?

Ironiquement une des premières conséquences du manque de sommeil, c'est la mauvaise gestion du sommeil. Vous n'arrivez pas à dormir parce que vous avez un examen demain ? Dormez, évitez la tachycardie. Après tout, 63.2 % des élèves qui se disent comme très fatigués déclarent également avoir beaucoup de mal à gérer leur stress, ou du moins avoir une résistance beaucoup moins bonne.

Il a également un impact sur notre système immunitaire, donc notre capacité d'adaptation aux nouveaux environnements. Certains peuvent subir une augmentation du risque de maladie cardiovasculaire par exemple. Sinon de façon plus générale on fait juste face à une baisse des défenses immunitaires, en perturbant les cellules immunitaires qui fonctionnent selon le rythme circadien du jour et de la nuit. Donc si celui-ci est perturbé, ces cellules ne peuvent pas jouer leurs rôles dans l'organisme, ce qui cause une baisse des défenses et donc plus de maladie.

Il y a également un fort effet sur les capacités cognitives car le manque de sommeil altère les fonctions psychologiques. Pendant le sommeil, le cerveau élimine des toxines du tissu cérébral. Lorsqu'elles ne sont pas correctement éliminées, les fonctions psychologiques telles que la concentration ou la coordination en sont affectées.

Mais, en dehors de ça, quand on fait la

réelle expérience d'une vraie privation de sommeil !

C'est une expérience rare, très souvent liée à des événements censés être exceptionnels tels que les catastrophes naturelles, les guerres ou autres qui forcent l'individu à ne plus dormir sous peine de se mettre en danger. Elle est rarement volontaire même si c'est possible également, la privation volontaire est d'une autre nature, réalisée par ceux qui veulent tester leurs limites. Il est possible de trouver sur Internet des forums qui servent à comparer les différentes expériences. On constate rapidement que ne pas dormir une nuit est à la portée de tout le monde, deux nuits bien que plus compliqué n'est pas impossible cependant passer l'étape de la troisième nuit est la plus difficile à passer, peut-être même impossible.

Le recordman du temps passé sans dormir de façon volontaire est tenu par Randy Gardner qui à 17 ans en 1964 n'a pas





dormi pendant 11 jours, en notant quand même des épisodes de micro sommeil et une désorganisation cognitive qui lui a causé quelques trous de mémoire ou encore des troubles visuels.

La privation ou la réduction de sommeil peut aussi déséquilibrer la régulation de l'appétit ergo l'impact sur la prise de poids, car cela fait augmenter la faim.

POURQUOI EST-IL RÉELLEMENT NÉCESSAIRE D'AVOIR UN BON RYTHME DE SOMMEIL ?

Si vous n'êtes pas entièrement convaincu qu'il est réellement nécessaire de bien dormir, parce que vous pensez que c'est un sacrifice nécessaire à l'atteinte de vos objectifs, comprenez bien que le sommeil va plus vous y aider.

Vous en avez marre que les gens se moquent de vous parce que vous faites un 1m50 les bras levés ? Vous êtes désespéré en regardant votre pile de boîtes de soupe qui va bientôt faire la même taille que vous ? Voici votre solution miracle: dormez.

Pendant le sommeil, le corps produit en quantité maximale l'hormone de croissance essentielle au bon développement d'un enfant (Vous n'êtes pas un enfant ? Ah, pourtant, vous faites la même taille). Et ça aide aussi à la réparation des tissus cellulaires !

Là, j'ai votre attention. En quoi le sommeil aide ? Le sommeil permettrait en théorie de renforcer la mémoire et le sommeil paradoxal lui se met plus au service accroîtra les capacités de mémorisation.

Le sommeil aide le développement et la préservation de nos capacités cognitives. Vous croisez un idiot ? Donnez-lui un somnifère et un oreiller, tout ira mieux. En réalité dormir permet la maturation du cerveau et de ralentir son vieillissement. Les sommeils lents et paradoxaux vont même contribuer à l'apprentissage et à la consolidation de la mémoire. Le sommeil profond, lui, élimine les toxines accumulées dans le cerveau pour lui permettre d'effacer les informations estimées non-nécessaires. Rien de plus utile pour vous débarrasser de tout ce qui ne concerne pas les cours.

Un sommeil profond pour une meilleure régénération: le sommeil sert surtout à réparer les dommages subis par le corps, quand le corps a été fortement mis à contribution avec des efforts physiques, il f

facilite le repos du cerveau et de ses liaisons nerveuses. En gros, le sommeil sert à nous réparer et à protéger contre l'accumulation de stress. Comme quoi, la phrase "il vaut mieux un sommeil sincère qu'une révision hypocrite" prends tout son sens !

Bien évidemment, je n'ai fait que résumer les incroyables capacités du sommeil. Mais peut-être êtes-vous convaincus ? Allez dormir maintenant !

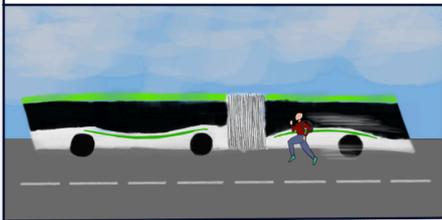
Mathilde CADEAU



BOUGE-TOI !

Evaëlle DELPLACE

JE N'AI JAMAIS ÉTÉ TRÈS SPORTIVE.



MÊME PLUS DU GENRE À ÊTRE ESSOUFLÉE APRÈS LA MOINDRE COURSE POUR AVOIR LE BON BUS...



POURTANT, J'AI VITE EU BESOIN DE FAIRE TRAVAILLER D'AUTRES MUSCLES QUE MON CERVEAU D'ÉTUDIANTE STRESSÉE

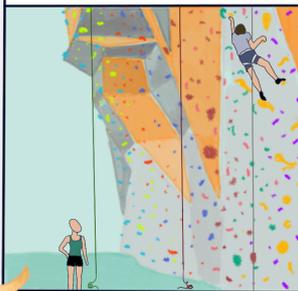
ALORS, J'AI TROUVÉ MON GRAAL: LE SUAPS!



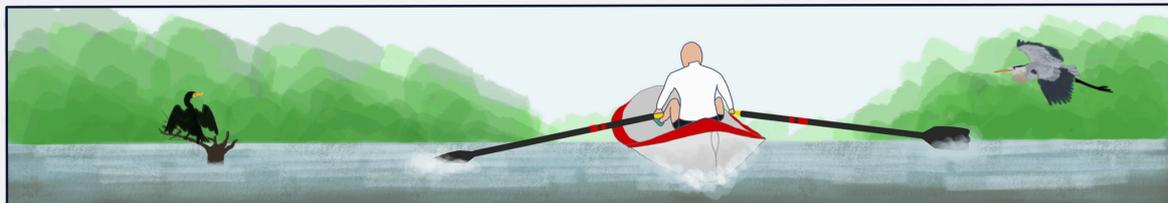
BON. J'AI DÛ ME CONFRONTER À MA HANTISE DU CHOIX...



POUR ÇA, LES SEMAINES "DÉCOUVERTE" DE SEPTEMBRE SONT DES ALLIÉES PRÉCIEUSES

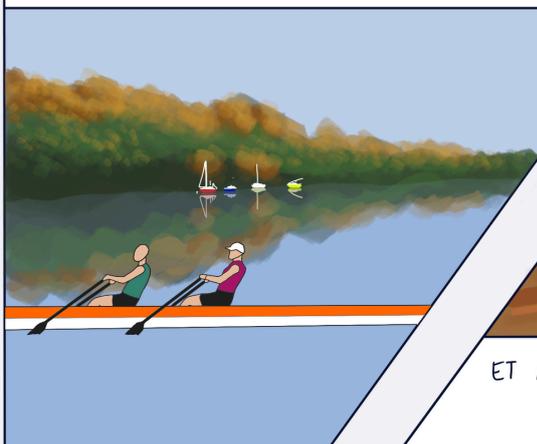


AU FINAL, LE SUAPS, ÇA M'A AMENÉE À FAIRE DES TRUCS DE FOU:



ME RETROUVER POSÉE SUR L'ERBRE À BAVARDER AVEC LES CORMORANS ET LES HÉRONS...

PIQUER DES SPRINTS EN YOLETTE AVEC UNE PROF D'ALLEMAND



ET APRÈS MOINS D'UNE DIZAINE DE COURS... TU PEUX MÊME TE DÉHANCHER LORS D'UN SPECTACLE DE SALSA!

Evaëlle: @

LES VISAGES DU PARCOURS EUROPE : METTRE EN LUMIÈRE LES MÈRES DE L'EUROPE

Jeannette CORRE

Après de longs mois de travail pourtant passés aussi vite que l'éclair, cette année étudiante 2023-2024 s'achève aujourd'hui. Elle a été commune à trois promotions différentes issues de trois années de licences différentes, et a donc correspondu à trois étapes différentes dans nos vies d'étudiants. Or une chose que ces trois groupes avaient en commun, c'est un nom de promo mettant à l'honneur une grande personnalité européenne féminine. Cette année, le Parcours Europe affichait donc un trio de tête exclusivement féminin.

C'est la tradition du parcours Europe: chaque année à l'arrivée de nouveaux étudiants de première année, on attend quelques semaines avant de procéder au vote du nom que portera la classe pour les trois années qui seront passées ensemble au Parcours. Ces trois dernières années, il s'avère que le vote a penché en faveur de représentantes féminines, mettant à

l'honneur les Mères de l'Europe trop souvent oubliées. En effet quand les Pères fondateurs, comme Jean Monet, Helmut Kohl ou Jacques Delors sont, eux, largement reconnus, on ne peut que remarquer une absence de reconnaissance envers celles qui ont donné leur vie pour construire l'Europe d'aujourd'hui.

Il est vrai qu'au sein du PE, on connaît par cœur ces noms de promos féminins, (notamment quand, durant les révisions, on recherche de l'aide auprès des cours des promos précédentes sur le Google Drive commun). Mais qu'en est-il de la personne derrière le patronyme ? Il me paraissait urgent de dresser le portrait de ces trois femmes qui, tout au long de cette année et pour les suivantes, nous ont prêté leur nom et peut-être même un peu de leur savoir. Faisons donc connaissance nos chères «Mesdames Parcours Europe»...

SOFIA CORRADI, LA MÈRE D'ERASMUS POUR UNE EUROPE DE L'ÉDUCATION AU-DELÀ DES FRONTIÈRES DANS L'ÉCHANGE ET LE PARTAGE

La première donne son nom à la promotion 2021-2024 du Parcours Europe, l'italienne Sofia Corradi. Il faut savoir qu'avant d'être une de nos «Madame Parcours Europe», Sofia Corradi est d'abord la «Madame Erasmus». C'est en effet à elle que l'on doit l'idée du programme culturel le plus réussi de l'histoire européenne : Erasmus, justement. Aujourd'hui, cela peut sembler une évidence, mais à l'époque, à la fin des années 1960, soit en pleine guerre froide, il fallait avoir un grain de folie pour imaginer l'Europe comme un espace ouvert. Un territoire à l'intérieur duquel les étudiants seraient libres d'aller faire un séjour d'études à l'étranger pour ensuite rentrer chez eux en ayant appris bien plus qu'une langue.

C'est une bataille de 20 ans que Sofia Corradi a dû mener pour voir son projet être reconnu, puis porter ses fruits. L'histoire d'Erasmus germe dans son esprit en 1958, lorsqu'elle rentre de la prestigieuse université de Columbia, aux États-Unis. Elle vient d'y étudier un an durant le droit comparé grâce à une bourse Fullbright. Pourtant, l'université romaine La Sapienza dans laquelle a commencé ses études ne reconnaît pas ses diplômes et l'oblige à refaire une année supplémentaire. Un constat s'impose alors à elle : si grâce à la situation confortable de son père elle peut se permettre de



continuer à étudier, cela serait sans doute différent pour la plupart des étudiants, dont le budget est en général assez serré.

Alors elle décide de se lancer dans une lutte acharnée pour convaincre à la fois les recteurs d'universités et les responsables européens de la nécessité des échanges universitaires et de faire adopter un système d'équivalences entre différentes universités européennes.

Ce n'est qu'en 1987, sous la présidence de Jacques Delors à la Commission, que son programme est enfin adopté et financé par le budget européen. Il concerne les 28 États de l'Union, plus cinq États partenaires : l'Islande, la Norvège, le Liechtenstein, la Turquie et la Macédoine. Son budget a été de 15 milliards d'euros sur la période 2014-2020, le coût d'un véritable succès. D'ailleurs, savez-vous d'où vient le nom, Erasmus ? Bien qu'il fasse évidemment référence au théologien néerlandais Erasme, il signifie aussi : European Action Scheme for the Mobility of University Students.

Le projet est un triomphe et symbolise à lui seul l'une des plus grandes réussites

européennes, or sa créatrice n'est que trop peu reconnue, voir totalement oubliée. Pour en quelque sorte y remédier, en 2016, Sofia Corradi, a reçu le prix européen Charles Quint créé en 1995, tout comme des Pères de l'Europe tels qu'Helmut Kohl, ou Jacques Delors.

MELINA MERCOURI, LA PROTECTRICE GRECQUE DES ARTS POUR UNE EUROPE CULTURELLE DÉCENTRALISÉE ET COMMUNE

La seconde, dont le nom honore la promo 2022-2025, est la Grecque Melina Mercouri. Elle a toujours tout entrepris avec passion: après avoir illuminé la scène et les écrans dans sa jeunesse, elle a lutté contre le régime fasciste qui s'est emparé du pouvoir en Grèce en 1967, puis a œuvré pour la protection et la promotion de la culture, en tant que responsable politique en devenant la ministre grecque de la culture.

Melina Mercouri tient ses racines d'une famille de politiques, avec dans son arbre



généalogique un père député et un grand-père premier magistrat de la capitale grecque, Athènes. Elle quitte pourtant son pays quand des troubles politiques et familiaux émergent et se plonge dans le milieu le cinéma. C'est son rôle dans Jamais le dimanche de Jules Dassin qui la propulse au rang de star en 1960, et qui lui fera recevoir, à Cannes, le prix d'interprétation féminine.

Le 21 avril 1967, a lieu en Grèce le coup d'État des colonels mettant fin à la démocratie dans le pays d'origine de Mélina, qui de l'étranger compte bien se battre pour protéger ses valeurs. Quand le colonel Pattakos annonce publiquement que Melina Mercouri est déchue de sa nationalité grecque pour son succès sur l'écran et son antagonisme du régime, elle lance: "Je suis née grecque et je mourrai grecque. Monsieur Pattakos est né fasciste. Il mourra fasciste.", réplique qui deviendra le titre de son autobiographie, parue en 1972.

Après la chute du régime des colonels, en juillet 1974, Melina est de retour en Grèce et les Athéniens lui réservent un accueil triomphal. En novembre 1977, Mercouri devient la première femme députée du Pirée. Et quand cinq ans plus tard, le Pasok, son parti, remporte les législatives, Papandréou, devenu Premier ministre, offre le portefeuille de la Culture à Melina.

Ministre de 1981 à 1989, puis de 1993 à 1994, Mercouri institue le principe de "capitale européenne de la culture", afin de décentraliser les arts. Elle va faire entrer ce domaine auparavant négligé sur la scène européenne de manière concrète. En effet, quand la Grèce a la présidence du Conseil de Ministres de l'Union, elle organise en

1983 la toute première des réunions entre ministres européens de la culture, conviant les ministres des 9 autres pays membres. Elle y a encouragé ces autres ministres à s'associer à ses efforts pour donner une plus grande place à la culture dans toute l'Europe. Ceci fera d'Athènes la première capitale européenne de la culture, en 1985.

NICOLE FONTAINE, LA PRÉSIDENTE DU PARLEMENT EUROPÉEN DÉFENSEUSE D'UNE EUROPE DÉMOCRATIQUE ET PARITAIRE

Finalement, la troisième « Madame Parcours Europe » à qui ma promo 2023-2026 a emprunté le nom, est Nicole Fontaine. Elle est la deuxième femme présidente du Parlement européen après Simone Veil. Elle était une responsable politique persuasive et une ardente promotrice de l'Europe qui supervisa l'adoption de l'euro. En tant que présidente du Parlement européen de 1999 à 2002, Nicole Fontaine était une fervente défenseuse d'une Europe démocratique et de l'égalité entre les hommes et les femmes. Avant de jouer un rôle clé dans la construction du paysage européen, elle a d'abord occupé une place majeure sur l'envers de la scène politique française. Pendant près de vingt ans, elle a été responsable nationale du poste alors très sensible des relations entre l'enseignement privé et les pouvoirs publics, et est donc à l'origine des évolutions législatives et réglementaires qui ont façonné le cadre juridique de relations équilibrées entre l'État et les établissements privés sous

contrat. Parallèlement, elle est membre permanent du Conseil supérieur de l'Éducation nationale, puis siège au Conseil économique et social.

C'est en 1984 qu'elle devient élue au rang de députée européenne. Elle centre son action parlementaire sur un secteur alors sous-estimé : l'Europe des citoyens, projet qu'elle n'arrêtera jamais de défendre. Elle est réélue en 1989 députée européenne sur la liste conduite par Simone Veil, en plus de devenir vice-présidente du Parlement européen.

Enfin en 1999, Nicole Fontaine est élue présidente du Parlement européen. Pendant son mandat, elle défendra avec ferveur l'égalité entre les hommes et les femmes au sein de l'Union européenne. Elle met notamment sur la table un sujet sensible au moment de la construction de l'Union : peu de femmes occupaient les postes à hautes responsabilités. Madame Fontaine l'explique ainsi ; « Les femmes n'ont pas le droit à l'erreur, je crois que nous sommes condamnées à la qualité, parce que si nous devenions tout à coup médiocres [...] nous serions bien plus vite chassées que les hommes ».



Son parcours politique a largement contribué à changer le visage de la Communauté européenne, puis de l'Union, avec près de 25 ans au Parlement à son actif. Elle s'est battue pour une Union plus démocratique et plus politique pour sa génération et pour celles à venir. «Aujourd'hui, l'Europe a un besoin vital de ne plus être seulement une Europe économique.»

Ainsi, quand du 6 au 9 juin, vous irez voter aux élections européennes pour élire les députés du Parlement européen, qui représenteront vos intérêts et idées, c'est en partie grâce au travail de notre chère Nicole Fontaine, qui s'y était forgé une place. Et les deux autres visages des trois promotions du Parcours Europe de cette année 2023-2024, Sofia Corradi et Melina Mercouri, n'y sont pas pour rien également.

Finalement, on ne peut que remettre en question le principe de seulement nommer à l'Europe des Pères : l'Europe a aussi ses Mères qui n'ont cessé de façonner une Europe complexe et diverse, et qui n'est qu'amointrie par leur effacement.

Jeannette CORRE

L'ÉVOLUTION DE LA PLACE DES FEMMES DANS LE MONDE DU TRAVAIL DEPUIS 1950

Salma AMIN



Lors de mon année de terminale, dans le cadre de notre projet d'EMC nous avons eu l'occasion d'interroger nos grands-mères à propos de leur condition en tant que femmes dans les années 50. J'avais demandé à ma grand-mère de développer davantage sur la place des femmes dans le monde du travail lorsqu'elle était jeune. Cet article portera donc sur l'évolution de la place des femmes dans le monde du travail, de 1950 à aujourd'hui, basé sur mes recherches ainsi que sur certains témoignages de ma grand-mère.

Il m'a paru en premier lieu important de faire un petit point sur l'éducation que recevaient les jeunes filles dans la génération de ma grand-mère et dans les générations précédentes.

L'éducation des femmes était, nous le savons, tout d'abord influencé par la

famille et la société, mais aussi, à partir de la fin du XIX^e siècle par l'école devenue gratuite et obligatoire. En 1882, Jules Ferry définit les programmes des écoles publiques primaires et écrit dans une annexe de celle-ci : « *L'école primaire peut et doit faire aux exercices du corps une part suffisante pour préparer et prédisposer en quelque sorte les garçons aux futurs travaux de l'ouvrier et du soldat, les filles aux soins du ménage et aux ouvrages de femme.* ». On peut alors remarquer, que dès le petit âge, les femmes étaient prédisposées à accepter le rôle qui leur était donné par la société. Dans le secondaire, les filles apprenaient le français, une langue vivante, l'histoire et étaient initiées aux sciences, mais étudiaient aussi l'économie domestique, les « travaux à l'aiguille », le dessin, la gymnastique et la musique ; matières qui n'étaient pas enseignées aux garçons.

RECENTRONS-NOUS SUR LA SITUATION DES FEMMES DES ANNÉES 1950 DANS LE MONDE DU TRAVAIL. POUR INTRODUIRE CE SUJET, J'AI DÉCIDÉ DE DONNER LA PAROLE À MA GRAND-MÈRE :

Les femmes commençaient-elles à s'imposer dans le monde du travail ?

« Ça commençait oui, les femmes commençaient à travailler à l'extérieur, à faire des études, ça commençait à changer ».

Les hommes travaillaient-ils plus que les femmes ? Gagnaient-ils plus ?

« Oh bah oui, les hommes travaillaient plus, tous les hommes travaillaient. Les femmes il y en avait beaucoup qui travaillaient avant puis se mariaient jeunes, avaient des enfants et arrêtaient de travailler. Je pense que les femmes gagnaient beaucoup moins que les hommes, même encore maintenant c'est comme ça alors tu sais, à cette époque-là... »

Était-ce commun qu'une femme travaille ?

« Ça commençait un peu, il fallait bien qu'on travaille après l'école mais c'était pas commun non plus. Ça commençait disons, les femmes commençaient à vouloir prendre leur indépendance et à travailler ».

Les femmes avaient-elles des postes moins importants que les hommes ? Avec moins de responsabilité ?

« Je pense que oui, il y avait sûrement des femmes à responsabilité mais moins que les hommes ».

Les femmes faisaient moins d'études ?

« Je ne sais pas, peut-être qu'ils réussissaient plus vite et montaient en grade plus vite ».

C'était plus simple de réussir quand tu étais un homme ?

« Oui je pense » .

C'était assez fréquent que des femmes montent en grade ?

« Ça devait être assez peu fréquent ou alors il fallait attendre un petit moment, il y en avait qui réussissaient et tant mieux pour elles mais en principe... ».

Il y avait beaucoup de femmes qui arrêtaient de travailler après avoir eu des enfants ?

« A mon époque oui, on arrêtaient de travailler quand on avait deux enfants minimum. On était femmes au foyer. »

Les femmes qui décidaient de continuer à travailler malgré le fait qu'elles aient des enfants, étaient-elles mal vues ?

« Je ne pense pas que ça soit mal vu, c'était son choix mais pour continuer il fallait déjà qu'elle ait un bon métier, un bon salaire ».

Penses-tu que les femmes étaient essentiellement vues comme des mères ou des épouses ?

« Oui, quand on pensait à la femme on pensait surtout aux mères et aux épouses, aux femmes au foyer qui s'occupaient des enfants, du mari, des tâches ménagères »

En effet, à cette époque, la plupart des femmes étaient femmes au foyer lorsqu'elles avaient des enfants et il était beaucoup plus commun que le mari lui, travaille. En 1940, sous le régime de Vichy, la situation des femmes dans le monde du travail s'est dégradée. Les femmes semblaient alors avoir l'unique rôle de mère ou d'épouse, et leurs droits, qui s'étaient auparavant améliorés, ont été restreints. Cependant, en 1942 avec la crise économique causée par la seconde guerre mondiale, ces mesures ont été supprimées. Après la seconde guerre mondiale, les femmes ont commencé à travailler davantage dans le secteur tertiaire comme dans la santé, l'éducation et les services sociaux.

En 1975, seulement une femme sur deux travaille. Les salaires des femmes sont d'ailleurs à cette époque bien plus bas que ceux des hommes, puisqu'en 1975 les hommes touchent un salaire en moyenne supérieur de 45% à celui des femmes selon l'Insee. Avant 1965, les femmes n'avaient pas le droit de travailler ni d'ouvrir un

compte en banque à leur nom sans l'accord de leur mari. Nous pouvons constater que la situation des femmes dans le monde du travail durant la deuxième moitié du XXe siècle était loin d'être satisfaisante. Les femmes ne pouvaient pas être complètement indépendantes financièrement. L'image de la mère au foyer est l'image de la femme qui domine à cette époque.

On remarquera d'ailleurs qu'il n'y a pas que dans le monde du travail que les femmes manquaient de droits. Elles ne pouvaient pas non plus décider de ce qu'elles voulaient faire de leur corps, et de comment elles souhaitaient diriger leur vie. Jusqu'en 1974, la pilule n'était pas remboursée et jusqu'en 1975, l'avortement était interdit. Dans les années 1968, apparaît le Mouvement de libération des femmes qui dénonce une domination masculine dans une société patriarcale. C'est notamment grâce aux mouvements féministes qu'on verra les femmes acquérir de nouveaux droits et qu'une évolution commencera à se dessiner.

J'AI DEMANDÉ À MA GRAND-MÈRE CE QU'ELLE PENSAIT DE L'ÉVOLUTION DES DROITS DES FEMMES DANS LE MONDE DU TRAVAIL DEPUIS LES ANNÉES 1950, EN LUI POSANT QUELQUES QUESTIONS :

Quelles évolutions depuis les années 1950 trouves-tu positives ?

« Maintenant pratiquement toutes les femmes travaillent ou presque [...] les femmes réussissent de plus en plus à avoir des postes à responsabilité, font de plus en plus d'études ».

Quelles sont les raisons, à ton avis, qui ont poussé les femmes à lutter et à combattre pour leurs droits dans le monde du travail ?

« Je ne sais pas, peut-être que les femmes ne voulaient pas être comme étaient leurs mères. Elles voulaient peut-être avoir une vie plus personnelle, plus enrichissante que leurs mères ».

Pensais-tu, lorsque tu étais jeune, que les choses allaient évoluer de cette manière ? Aussi rapidement ?

« Je ne pensais pas que ça allait évoluer comme ça. C'est vrai que ça a évolué assez vite et assez bien, c'est déjà une bonne chose ».

De quelle évolution es-tu la plus fière ?

«Maintenant, il y a beaucoup de femmes qui font des métiers que l'on n'aurait jamais pensé avant, ça c'est super, c'est bien, ça fait voir que tout n'est pas réservé aux hommes. Il y a des femmes maintenant qui sont bouchères, alors que je n'aurais jamais pensé ça dans le temps. Cela paraissait invraisemblable même il y a vingt ans, on n'en voyait pas. Maintenant il y a des femmes qui osent des métiers dans le bâtiment, il y a même des femmes qui sont peintres, c'est des choses que l'on n'aurait jamais vu avant, les femmes n'étaient pas bien vues là-dedans, c'était des métiers d'hommes, donc on te faisait comprendre que ça n'était pas pour toi ».

C'est dans les années soixante et soixante-dix que les mesures législatives ont réellement permis une émancipation féminine dans le monde du travail :

L'une des dates les plus importantes est le **13 juillet 1965**, c'est cet été que les femmes ont eu le droit de travailler sans l'accord de leur mari et d'ouvrir un compte à leur nom afin de gérer elles-mêmes leurs biens.

À partir de cette date, les femmes mariées sont de plus en plus nombreuses à travailler, font des économies et commencent à réclamer de plus en plus les droits qu'elles méritent.

Le **mouvement populaire qui a lieu en 1968** a notamment débouché sur les accords de Grenelle qui ont augmenté le SMIG (l'ancien SMIC) de 35%. À cette époque

les femmes faisaient pour la plupart des travaux peu rémunérés, ce pourquoi cette avancée a permis d'améliorer les conditions des femmes dans le monde du travail.

En 1970, le congé maternité est indemnisé à 90% du salaire brut par l'assurance maladie pour toutes les salariées.

La loi Roudy du 13 juillet 1983 réaffirme le principe de l'égalité dans tout le champ professionnel, interdit la discrimination professionnelle en raison du sexe dans le code du travail et réaffirme le principe d'égalité des chances. Elle vient supprimer la notion de « motif légitime » pour une quelconque discrimination (par exemple à l'embauche, pour les recruteurs qui préféreraient recruter un homme qu'une femme qui pourrait potentiellement partir en congé maternité).

Le principe d'égalité de rémunération entre les femmes et les hommes « à travail égal, salaire égal » fût **inscrit dans la loi en 1972**, cependant aujourd'hui, pour un poste égal, les femmes gagnent environ 4 % de moins que les hommes selon les données de l'Insee en 2021. Ainsi, même si certaines lois marquent des étapes clés dans l'amélioration des droits des femmes, il y a aussi toute une évolution qui doit venir de l'intérieur de la société, afin de changer l'image commune des femmes, et de ce que doit faire ou être une femme.

Le taux d'activité des femmes est passé d'environ 48% en 1963 à 70% en 1990, selon les enquêtes annuelles Emploi de l'Insee réalisées de 1968 à 2002. C'est pour cela qu'en 1992 une loi sanctionnant le harcèlement sexuel au travail est inscrite dans le Code du travail, ce qui fait écho



aux combats que menaient les féministes à cette période avec le but de redonner aux femmes le pouvoir de décider pour leur corps.

Malgré toutes ces lois adoptées, il serait incorrect de dire que l'égalité entre les hommes et les femmes dans le monde du travail soit devenue parfaite. En effet, **en 2006**, l'écart salarial moyen entre les femmes et les hommes était de 26,9%, selon l'étude de l'Insee portant sur les Inégalités salariales entre femmes et hommes conduite de 1995 à 2019. Cela s'explique notamment par le fait que bien que les femmes représentent environ la moitié de la population active en 2006, elles n'ont toujours pas beaucoup accès aux postes à responsabilité et beaucoup d'entre elles travaillent en temps partiel. C'est pour cela qu'**en 2006**, une loi ayant pour objectif de supprimer les écarts de rémunération, de renforcer les droits des femmes en congé maternité et de favoriser un meilleur accès à la formation professionnelle pour les femmes, tout en important une représentation plus équilibrée dans les conseils d'administration des entreprises publiques est mise en place.

Aujourd'hui, la situation des femmes dans le monde du travail s'est considérablement améliorée. Il y a d'ailleurs de plus en plus de femmes qui exercent des postes à responsabilité, qui font des métiers de plus en plus variés ce qui est assez encourageant. Nous imaginons qu'il existe aussi une volonté pour les femmes à vouloir réussir

professionnellement pour montrer que, malgré tous ces siècles qui réduisaient les femmes à leur rôle maternel, elles ont les capacités d'exceller.

Cependant des inégalités persistent. D'après les données de 2011 de l'Insee, l'« Observatoire des inégalités », en 2010, 35% des cadres sont des femmes, ce qui signifie environ 3 à 4 personnes sur 10, mais 75% des employés sont des femmes, soit 7 à 8 personnes sur 10. On remarque qu'au fil des années, il semblerait que les femmes occupent petit à petit de plus en plus de postes à responsabilité, bien que ce chiffre reste quand même bas.

En 2011, une étude de l'Insee intitulée « Couple, famille, parentalité, travail des femmes » montre qu'une personne sur quatre continue à penser que les hommes devraient être prioritaires sur les femmes pour trouver un emploi en période de crise économique. La crise sanitaire a aussi insisté sur ces limites puisque pendant le premier confinement, 21% des mères ont cessé de travailler pour s'occuper des enfants, contre 12% des pères, selon l'édition 2021 des Chiffres-clés.

Enfin, d'après les données de 2021 de l'Insee, le salaire moyen des femmes est 24,4 % plus bas que celui des hommes en tout temps et tout emploi (et est de 4,3 % plus bas que les hommes pour un même temps de travail et un même poste). Cela peut s'expliquer par plusieurs facteurs : il existe un sexisme intériorisé; certains patrons peuvent partir du fait qu'une femme sera moins compétente qu'un homme, les femmes postulent moins pour des postes qui nécessitent beaucoup de temps car elles doivent pour la plupart



s'occuper davantage du foyer. On remarque aussi que certains recruteurs préfèrent prendre un homme qui prendra moins de congé paternité qu'une femme qui aura un congé maternité plus long. Cela s'explique aussi par de multiples facteurs et notamment par les choix scolaires différents des femmes qui s'orientent plus vers le social, la santé ou l'administratif mais encore par le fait qu'environ 29% des femmes actives sont à temps partiel (contre 8% des hommes actifs, selon les enquêtes sur l'emploi de l'Insee en 2019). Ces problèmes d'inégalités encore actuels ont des conséquences sur la vie des femmes qui pour certaines développeront une dépendance à leur conjoint; chose contre laquelle les femmes se battent depuis des années, ou bien cela affectera directement leur retraite.

Certaines réformes créent des quotas de mixité à respecter afin d'améliorer la position des femmes dans le monde du

travail et plus particulièrement dans les carrières politiques, et cela soulève des débats publics et actuels qui permettent de se situer sur la vision d'aujourd'hui. Charlotte Belaïch le souligne notamment dans son article «Parité en politique : comment ses opposants se justifient encore aujourd'hui », publié dans le journal le 9 avril 2017. En 2000, une loi a été votée afin qu'une aide publique soit versée aux partis qui respectent la parité pour la présentation des candidats aux élections présidentielles, dans l'idée qu'il y ait une parité équitable pour pousser les femmes vers les métiers dans la politique et vers des postes avec plus de responsabilité. Seulement l'adoption de cette loi suscite beaucoup de débats.

Généralement, **la plupart des candidats sont pour cette parité politique**, mais Marine Le Pen n'est dans du même avis, selon elle, son gouvernement doit être constitué de personnes compétentes et non de personnes choisies pour respecter un quota. Certains pensent « que si une

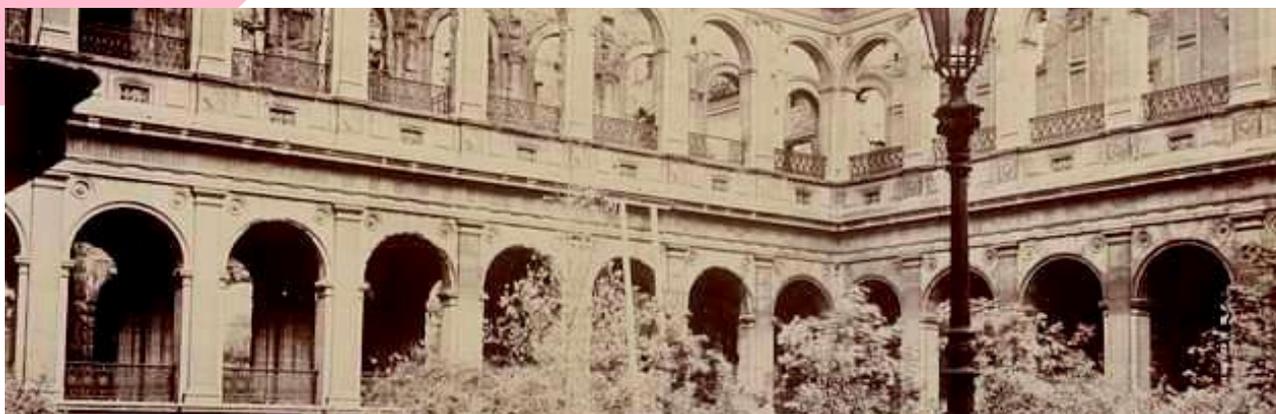
femme était valable, elle n'avait pas besoin du renfort de la loi» et d'autres que « forcé, la parité est humiliante, stigmatisante ». Ces pensées sont contredites par Laure Bereni, sociologue, qui dit que « la parité vient en partie atténuer les avantages qui sont offerts aux hommes de manière routinière dans les carrières politiques ». Réjane Sénac contredit l'argument de la compétence que donne Marine le Pen en disant que cet argument « repose sur le postulat selon lequel il est plus difficile de trouver des femmes que des hommes compétents alors qu'elles représentent la moitié de la population et qu'elles sont autant, voire plus, diplômées que les hommes. ». La parité dans la politique ne pourrait qu'encourager les femmes à se battre pour l'égalité des genres, favoriser la prise de décisions en faveur des droits des femmes et atténuer les différences de traitements entre les hommes et les femmes.

Pour conclure cet article, j'ai demandé à ma grand-mère si elle pensait qu'il était important de continuer à se battre pour des droits déjà acquis, ce à quoi elle m'a répondu : « C'est important de continuer à se battre, parce que certains droits sont acquis, mais jusqu'à quand ? Ça peut toujours changer, regarde l'avortement certains pays reviennent sur ça, on ne sait jamais. Il faut faire attention à ce que ça reste bien acquis. Il ne faut pas perdre, ce que justement, les femmes de cette époque se sont battues à faire. Il faut quand même bien savoir les conserver et puis se battre encore, pour les garder. »

Salma AMIN

LES MILLE VISAGES DU MUSÉE D'ORSAY

Adrien DUPONT



De l'autre rive de la Seine, le musée d'Orsay regarde le jardin des Tuileries à travers ses horloges. L'ancien jardin de la reine Marguerite de Valois abrite aujourd'hui l'une des plus belles collections artistiques de la capitale, dormant sous la nef d'un étrange palais dont l'histoire éclectique reflète celle de Paris.

Vendu à la mort de l'épouse d'Henri IV en 1615, le domaine du jardin royal devient un lieu d'installation aristocratique sous l'Ancien Régime avec l'aménagement du quai d'Orsay, commencé en 1708 par le prévôt des marchands Charles Boucher d'Orsay et achevé sous le Premier Empire; cette installation s'exprime notamment avec la construction en 1787 de l'Hôtel de Salm par l'architecte nantais Pierre Rousseau sur la partie orientale du quai.

La période impériale voit naître un projet de ministère des Relations extérieures sous la direction de l'architecte Jean-Charles Bonnard, repris en 1833 par

Jacques Lacornée pour accueillir le Conseil d'État puis la Cour de comptes pendant la monarchie de Juillet. Le palais d'Orsay, édifié de 1810 à 1840 dans un style italien rappelant le palais Ducal de Venise, se distingue dans la mémoire urbaine parisienne par son incendie pendant l'insurrection de la Commune de Paris, qu'Émile Zola décrit de manière saisissante dans *La Débâcle* (1892).

Ainsi disparaissent dans les flammes de nombreux ouvrages d'art comme Justinien composant les *Institutes*, peint par Eugène Delacroix pour une salle du Conseil d'État au Louvre, et les fresques réalisées Théodore Chassériau pour l'escalier d'honneur. Délaissées par les tergiversations de la IIIe République, les ruines calcinées s'imprègnent des serres exotiques du VIIe arrondissement; elles deviennent alors l'écrin d'un jardin sauvage qui prend racine en plein cœur de la capitale pour le plus grand bonheur des Parisiens comme le peintre Georges Rouard.



L'État cède le terrain à la Compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans en 1897, en vue d'y bâtir un nouveau terminal pour le réseau de la côte Atlantique. La construction de la gare est réalisée à partir de 1898 par l'entrepreneur Léon Chagnaud sous la direction du prestigieux architecte tourangeau Victor Laloux, lauréat du prix de Rome de 1878 et professeur aux Beaux-Arts de Paris.

Ouverte pour l'Exposition universelle de 1900, la gare d'Orsay se compose d'une immense nef coiffée d'une verrière caractéristique de l'architecture moderniste, qui s'harmonise avec le style académiste des bords de Seine par une élégante façade en pierre ornée de statues représentant Bordeaux, Toulouse & Nantes, les principales destinations desservies par la compagnie. Le complexe ferroviaire s'estompe également derrière un hôtel luxueux destiné à l'accueil des délégations étrangères, ce pour quoi il est raccordé à la gare d'Austerlitz par une voie ferrée longeant le quai Saint-Bernard en tranchée à travers le Jardin des Plantes et le jardin Tino Rossi.

Si les voies de la gare d'Orsay sont initialement adaptées pour la traction électrique, l'allongement des trains lié à l'électrification du transport ferroviaire les rend progressivement obsolètes; englouties sous la surface de la Seine lors de la crue de janvier 1910, ses lignes sont définitivement rattachées à la gare d'Austerlitz en 1939, avant d'être intégrées au tracé du RER C dans le prolongement de la gare des Invalides en 1979.



Après la disparition du trafic ferroviaire, les quais de la gare sont appelés à endosser une constellation de rôles.

Orsay devient ainsi le siège du service postal d'expédition des colis aux prisonniers de guerre pendant l'Occupation, avant de devenir un centre de rapatriement pour les déportés français de retour des camps, dont on peut retrouver une description dans *La Douleur* (1985) de Marguerite Duras.

Elle répond à l'appel de l'Abbé Pierre et se change en Gare de l'Espoir lorsque la Ville de Paris la met à disposition des chiffonniers d'Emmaüs en 1954, tandis que la conférence de presse tenue par Charles de Gaulle le 19 mai 1958 pour proposer son retour en politique se déroule à l'Hôtel d'Orsay, autour duquel est déployé une mobilisation policière sans précédent dans un contexte de crise nationale. Une adaptation du roman *Le Procès* (1926) de Franz Kafka y est



également réalisée par le réalisateur américain Orson Welles en 1962, par l'intervention du ministre des Affaires Culturelles André Malraux. Sauvée de la démolition en 1971 par le ministre des Affaires Culturelles de Georges Pompidou Jacques Duhamel, la gare inaugure en 1972 le Théâtre d'Orsay où s'installe la compagnie Renaud-Barrault, s'étant auparavant produite à l'Odéon; les comédiens y jouent ainsi *Zadig* de Voltaire, *Zarathoustra* de Nietzsche ou encore *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco.





L'idée d'un musée d'arts du XIXe siècle est envisagée dès 1973 par Jean Chatelain, alors à la direction des Musées de France, pour offrir une représentation à la période artistique séparant le Louvre du Centre Pompidou et désengorger les collections du musée de l'Orangerie. Créé par Valéry Giscard d'Estaing lors du conseil interministériel du 20 octobre 1977, l'établissement public du musée d'Orsay écarte plusieurs propositions alternatives, dont un projet d'hôtel dessiné par Le Corbusier.

La gare, classée au titre de monument historique en 1978, fait l'objet d'une reconfiguration par le cabinet d'architecture français ACT; composé des jeunes architectes Pierre Colboc, Renaud Bardon & Jean-Paul Philippon, il est sélectionné en 1979 face au projet concurrent d'Yves Boiret. L'aménagement muséographique intérieur est confié à l'architecte italienne Gae Aulenti,

remarquée par Valéry Giscard d'Estaing pour ses travaux de modernisation du palais Grassi à Venise, ayant accueilli le Conseil européen en juin 1980 sous la présidence de Francesco Cossiga. Les travaux débutent en 1983 avec la volonté de proposer une architecture au vocabulaire contemporain, par un dialogue homogène entre les volumes et les matériaux s'inscrivant dans le prolongement de l'oeuvre de Victor Laloux – le musée d'Orsay est ainsi inauguré par François Mitterrand le 1er décembre 1986.

La muséographie chronologique d'Orsay s'étend de 1848 à 1914, un choix qui fait écho au retour en grâce de la période du Second Empire dans le débat public français à l'époque avec des expositions comme L'art en France sous le Second Empire, présentée aux Galeries nationales du Grand Palais en 1979. Elle s'ouvre ainsi sur le romantisme, auquel succède le

mouvement réaliste à travers Corot ou Millet puis les impressionnistes représentés notamment par Monet & Cézanne, avant de se conclure sur le naturalisme de Van Gogh; les collections du musée prennent fin au début du XXe siècle avec l'Art nouveau, en laissant toutefois le fauvisme & le cubisme au Centre Pompidou. Elles abritent environ 18 000 œuvres issues des collections du Cabinet des dessins du Louvre, de la galerie du Jeu de Paume & du Palais de Tokyo, étoffées par des acquisitions et quelques dons de collections privées de France et d'ailleurs, auxquelles s'ajoutent les archives du musée du Luxembourg de Louis XVIII. On peut y retrouver quelques-unes des plus belles œuvres picturales impressionnistes comme le célèbre Déjeuner sur l'herbe d'Édouard Manet, L'Origine du monde de Gustave Courbet ou encore l'Autoportrait de Van Gogh; les arts plastiques y sont également incarnés par La Petite Danseuse de

quatorze ans de Degas et plusieurs œuvres d'Auguste Rodin, père de la sculpture moderne. Une attention particulière est portée aux évolutions artistiques et techniques du Second Empire à travers une riche collections d'arts décoratifs européens qui prolonge et complète l'aile Richelieu du Louvre, en se penchant sur l'Opéra Garnier et l'horlogerie munichoise.

Le musée d'Orsay accueille régulièrement des expositions internationales et incarne le rôle de l'art en tant qu'instrument de dialogue dans la diplomatie française, notamment avec *Les mondes esthétiques du XIXe siècle*, une exposition présentée en 2016 au musée Hangaram du Centre des Arts de Séoul dans le cadre de l'année des échanges bilatéraux France-Corée.

De l'autre rive de la Seine, le musée d'Orsay regarde le monde à travers ses horloges.

Adrien DUPONT



DERRIÈRE LE MONSTRE

Qui sont les criminels de guerre, criminels contre l'humanité et tortionnaires ?

Lina FAVRE-LACOMBE

Après la Seconde Guerre mondiale, de nombreuses personnes cherchent à comprendre comment les crimes nazis ont pu exister. L'image d'un monstre pervers et sadique s'incruste alors dans l'imaginaire collectif. Y compris aujourd'hui où des recherches remettent en cause de telles conceptions, cette idée demeure ancrée. Dans beaucoup d'esprits, la perversion et le sadisme sont naturels chez les bourreaux — terme employé ici au sens large. C'est l'idée selon laquelle il faut bien que quelque chose « déraile » dans leur tête pour qu'ils soient capables de telles atrocités. Néanmoins, la réalité est bien différente. Pour réutiliser les mots de Françoise Sironi, une psychologue clinicienne ayant réalisé d'importantes études sur la torture : « *On ne naît pas tortionnaire, on le devient, par initiation* ». En bref, il n'existe chez eux aucune folie meurtrière originelle. Et c'est justement pour cette raison que les mécanismes qui sous-tendent ces actes sont d'autant plus importants à comprendre.

QUEL PROFIL ?

- **Une effrayante banalité.** Les bourreaux n'ont rien qui les différencie du reste de la population. Ce sont des personnes que l'on pourrait croiser tous les jours dans la rue. À tel point qu'au Rwanda, la violence s'est déchaînée entre voisins. Il existe d'ailleurs de nombreux exemples où les victimes connaissaient leurs bourreaux, qu'ils aient été leurs élèves, leurs client/es, etc.
- **Une majorité d'hommes.** Cependant, il est également possible de citer des exemples féminins, telles que les gardiennes des camps nazis. D'ailleurs, ces dernières se révèlent souvent plus cruelles, désireuses de prouver que leur valeur est égale à celles des hommes.
- **Issus des couches populaires.** Bien souvent, il s'agit d'individus qui sont en rupture avec la société (chômage, incertitude concernant l'avenir...). Ils intègrent ainsi un nouveau groupe d'appartenance. À l'inverse, les supérieurs viennent plutôt des professions intellectuelles, ce qui leur confère un capital de légitimité.
- **Ni cruels, ni sadiques.** Au contraire, les bourreaux sont de « bons soldats » qui obéissent aveuglément aux ordres. Les crimes de guerres sont toujours commis par des miliaires bien notés, qui sont désireux d'accomplir leur mission et de plaire à leur hiérarchie. Bien sûr, il existe aussi des exceptions : chez certains, le potentiel sadique prend corps, mais ils ne sont jamais recrutés pour cette raison. D'après les statistiques, constituées à partir des témoignages des rescapés des camps, le nombre de gardiens réellement sadiques (d'après la définition

stricte du mot, c'est-à-dire, *qui prend plaisir à faire souffrir*) ne représenterait que 5 à 10% des gardiens dans les camps russes et nazis.

- **Motifs d'engagement pragmatiques.** Dans certains cas, il s'agit de convictions personnelles mais dans la majorité des cas, ce sont des raisons plus terre-à-terre qui poussent à s'engager (l'emploi, la rémunération, le prestige en société). Par exemple, Rochus Misch, garde du corps d'Hitler, accepte d'entrer dans la SS dans le cadre de son service militaire, de par les conditions avantageuses proposées. Il explique notamment : « *D'un côté, il y avait trois ans de service avec rien au bout et, de l'autre, quatre années passées dans de nouvelles unités militaires avec un emploi valorisant à la clé.* »

LA FABRICATION DES BOURREAUX

- **Les tortionnaires sont initiés.** Et cette initiation a pour but d'affilier le tortionnaire à un groupe d'appartenance fort, par exemple un groupe paramilitaire. Elle utilise des techniques traumatiques, qui reposent sur l'imprévisibilité, la douleur physique mais aussi psychique, infligée par les humiliations. Dans certains cas, cette initiation est très développée, comme dans le cas de la KESA, la police politique durant la dictature des colonels en Grèce.

- **Rupture totale avec leur monde d'origine.** Si tous les tortionnaires ne connaissent pas une initiation à un tel niveau d'organisation, ils connaissent tous ce point de bascule. Brutalement, ils sont plongés dans un environnement ultra-violent où les règles communes n'existent plus. La violence devient alors leur référence qui est non pas innée, mais intériorisée. Par exemple, les gardiennes dans les camps nazis, confrontées à la violence, s'y habituent en moyenne entre huit et quinze jours.

- « **Pour que tuer devienne facile** ». Telle est l'expression de Daniel Zagury. Car si le sadisme n'est pas une composante de leur personnalité, ce dernier n'en reste pas moins un moyen de déshumaniser les victimes. Cela est renforcée par l'émergence d'une dichotomie entre « nous » et « eux ». Deux groupes essentiellement ennemis qui ne possèdent aucune passerelle de communication. Cette construction permet de réduire considérablement l'empathie envers les victimes qui sont, aux yeux des bourreaux, totalement autre. Par exemple, concernant la pratique de la torture en Algérie, cette dernière est rendue possible du fait du contexte colonial fortement implanté, qui n'englobe pas tout à fait les Algériens dans la même humanité.

- **L'appartenance à un groupe.** Ce point est essentiel. Lorsque l'on annonce aux membres du 101e bataillon de réserve de la police allemande, responsables de la mise à mort ou la déportation de 38 000 juifs, les tâches qu'ils vont désormais devoir effectuer et qu'on propose à ceux qui ne s'en sentent pas capables de sortir du rang, seuls douze hommes se retirent. Pourquoi et comment ? Cela tient avant tout à la crainte de perdre sa relation avec les autres, par anticipation de la rupture avec le groupe. Or, pour un être humain, cela est

psychiquement très angoissant. D'ailleurs, celui qui décide de ne pas suivre l'avis du groupe éprouve souvent davantage de culpabilité, même s'il s'écarte ainsi d'actes monstrueux, que celui qui le suit.

- **La torture est un système.** Elle est loin d'être le seul fait du bourreau. De nombreuses personnes y participent lorsqu'elle est institutionnalisée : sans les planificateurs, ceux qui pensent, qui organisent, qui décident, la torture ne pourrait pas exister à grande échelle. Elle resterait de ce fait le fait d'individus isolés. Les bourreaux ne peuvent exister que dans un cadre qui le permet.

MÉCANISMES PSYCHOLOGIQUES

- **Des mécanismes de défense inconscients.** Tuer ou torturer quelqu'un n'a rien d'évident. D'ailleurs, si les camps d'extermination ont vu le jour, c'est que les exécutions réalisées auparavant par balle avaient trop de conséquences psychologiques sur les soldats. Ces mécanismes de défense sont mis en place par le cerveau pour se protéger de choses intolérables.

- **Le clivage.** Ce dernier permet aux bourreaux de séparer plusieurs parties de leur esprit de manière totalement hermétique. C'est précisément grâce à ce clivage qu'ils peuvent se comporter normalement dans d'autres circonstances. D'ailleurs, ils sont souvent considérés comme de bons maris, de bons pères... Mais ce n'est pas le seul mécanisme : le déni ou le refoulement leur permettent eux aussi d'éviter d'être confrontés à la culpabilité.

- **Une nécessité vitale.** Si ce clivage vient à se rompre, se développe dans la plupart du temps une maladie grave, voire mortelle. Bien qu'étant inconscient, le cerveau n'en pressent pas moins le danger. Par exemple, Franz Stangl, le commandant des camps de Treblinka et de Sobibor meurt d'une crise cardiaque, seulement 17h après son dernier entretien avec Gitta Sereny.

- **La somatisation.** Pour faire bref, c'est le phénomène qui a lieu quand le corps exprime sous forme de symptômes physiques ce qui ne peut être exprimé autrement (dans ce cas, souvent un conflit psychique) et ne peut plus être refoulé non plus. Les exemples sont nombreux : Hitler est obnubilé par sa santé et parle sans arrêt de ses troubles gastriques à ses médecins ; Klaus Barbie se plaint de ses gazs ; Heinrich Himmler souffre de maux d'estomac...

- **La dissonance cognitive.** Elle résulte du conflit psychique exprimé par la somatisation. Il s'agit d'un état de tension psychologique, qui résulte de la confrontation de deux idées ou valeurs contradictoire. Or, le cerveau humain a besoin de cohérence, alors cela provoque un grand malaise. Là encore, des mécanismes de défense se mettent en place : pour réduire la dissonance cognitive, les individus peuvent modifier leurs pensées ou leurs comportements pour que les deux s'adaptent l'un à l'autre. C'est dans ce contexte qu'apparaît le processus de rationalisation, qui leur permet de rendre leurs actions plus humaines à leurs propres yeux.

Pour en revenir au 101e bataillon de réserve de la police allemande, un serrurier de 35 ans explique notamment : « *Je me suis efforcé et j'ai pu le faire de tirer seulement sur les enfants. Il se trouve que les mères tenaient leurs enfants par la main. Alors mon voisin abattait la mère et moi l'enfant qui lui appartenait, car je me disais qu'après tout, l'enfant ne pouvait pas survivre sans sa mère.* » Ils insistent sur le fait que s'ils ne l'avaient pas fait, un autre s'en serait chargé.

- **L'engrenage de la violence.** Ce dernier peut produire une impossibilité de faire demi-tour. En effet, arrivé à un certain point, s'arrêter nécessite que l'individu se justifie à lui-même pourquoi il a accepté d'aller si loin. Ainsi, il est plus facile de poursuivre sur la voie tracée, plutôt que de faire face à ses actes et d'assumer le rôle tenu jusque-là.

QUESTION DE RESPONSABILITÉ

- **Peu de remords.** Les exemples de tortionnaires ayant présenté des remords sont rares. Ceux qui le font, tels que Duch dans le cas du Cambodge, ne sont pas crus. Là encore, la cause revint au clivage : ce dernier est bien souvent toujours actif lors des procès, ce qui les écarte de tout sentiment de culpabilité. Pour que ces remords soient possibles, les bourreaux doivent nécessairement avoir trouvé un nouveau groupe d'affiliation, la plupart du temps la défense des droits humains, ou nous en revenons à la question des revers psychologiques.

- **Rejet de la responsabilité sur l'autre.** Les procès mettent souvent en lumière un double mouvement. Celui qui exécuté les ordres, que l'on appellera l'exécutant, nie toujours sa responsabilité : il ne faisait qu'obéir et ne constitue qu'une insignifiante pièce de la machinerie. De son côté, celui qui a planifié la torture en fait de même : il n'était pas au courant de ce qui se passait réellement.

- **Cela reste un choix.** La plupart du temps, ils invoquent également l'émulation du groupe, la difficulté à refuser. Pour autant, il ne faut pas oublier qu'ils ont choisi d'accepter, quand ils auraient pu refuser. La plupart du temps, cela n'engageait pas leur vie — bien que certains aient pu le craindre — mais une mise à l'écart. Néanmoins, l'humiliation sociale est très lourde à porter et n'est pas à négliger dans la psychologie humaine.

CONCLUSION : DE L'IMPORTANCE D'UN TEL SUJET

La psychologie des tortionnaires et criminels contre l'humanité est loin d'être un sujet simple à aborder. Les mécanismes qui permettent de tels phénomènes sont encore largement ignorés. Or, que ces actes puissent être proférés par des individus sains d'esprit doit alerter. Il est nécessaire pour cela de rompre avec l'image du monstre. Se renseigner à ce sujet permet de mieux comprendre les rouages à l'œuvre, et donc de les reconnaître. En effet, ils sont loin d'avoir disparus avec la Seconde Guerre mondiale. Bien au contraire. Ils peuvent se reproduire et se reproduisent encore : il ne s'agit pas d'évènements isolés ou exceptionnels.

VERITAS

Antoine PECOT

Plic, ploc...

Des gouttes tombent...

De l'eau croupie suinte sur le sol...

Et le noir, partout le noir.

Rien, juste des sensations de froid, d'humidité, l'odeur d'égout.

Et son corps se réveille lentement. Des souvenirs revinrent... Des images surgirent... Il vit le chaos... Il irradiait d'un spectacle aux couleurs obscures. Il voyait une cape pourpre. Il voyait une multitude de filaments vermeil percer la réalité, éclater le miroir noirci. Il voyait une lumière folle, celle qui soigne les plaies et montre la voie. Il voyait tout. Une dague lui traversa la gorge mais l'homme commença lentement à s'asseoir, il tâta le sol et commença à se relever en s'appuyant sur les murs aqueux.

Où était-il ? « Dans les égouts apparemment ? Perdu dans les entrailles de la terre, pourtant j'ai réussi, je l'ai enfin atteinte. »

Dans l'immédiat, sortir est la seule solution. D'ici quelques jours, même en buvant de l'eau stagnante, il ne pourra plus se lever. Cependant, il se rassura, il avait ce qu'il voulait depuis tant de temps. Il cacherait jalousement son trésor ; non, il le partagerait au monde entier. Il était né pour devenir prophète, il avait survécu pour transmettre au monde un sourire lumineux et grotesque.

Il était venu pour offrir la Vérité.

L'homme marcha à l'aveugle, confiant en ses capacités. L'eau s'infiltrait dans ses chaussures et chaque pas donnait à son périple une consonance médiocre. Il arriva face à une porte de bois pourri et poussa la poignée.

La pièce n'était éclairée ni par le soleil, ni par des ampoules. L'homme avança et senti son pouls s'accélérer. Au centre, une table de marbre avec une tablette. Sur chaque côté, une rangée de statues en bronze habillées comme des prêtres dirigées vers la tablette aux lettres grecques blanches. L'homme se mit à lire à haute voix et les phrases dorées s'incrustèrent tout autour de la salle.

« Te voici face à une nouvelle épreuve qui vise à tester à la fois ta foi et à défier la pureté de ton âme.

Développe ta pensée : si tes arguments sont faux, la porte ne s'ouvrira pas et tu mourras après une longue agonie. Voici la question :

Es-tu libre ? »

- « La liberté est un mythe ! cria l'homme. Rien n'est plus faux que de penser que le libre arbitre nous guide comme si nous n'étions pas des prisonniers. Selon le droit, le libre est celui qui n'est pas en prison. C'est pourquoi on parle de liberté financière. C'est pourquoi on parle constamment d'image que nous renvoyons. Rions de ceux qui disent qu'il faut tout détruire. Rions de ceux qui disent qu'il faut s'affranchir de tout. Rions de ceux qui croient encore à la légende de la liberté.

Une voix métallique s'éleva à sa droite, une statue prit la parole : - « Que fais-tu des personnes qui veulent construire une contre-société autonome ? Que fais-tu des ascètes ? Ne sont-ils pas libres, eux qui prônent la liberté ? »

Justement, il existe des contre-sociétés ne répondant pas aux normes actuelles mais qui reviennent au même : ce sont des sociétés avec leurs propres règles. Ces lois biaisent l'homme. Bien sûr, il existe des ascètes. Ils se rapprochent certainement de l'idéal de liberté, mais tous sont seuls. Ils ont inventé leurs propres règles mais en imitant délibérément le passé : ils restent donc liés aux ancêtres et se conforment à un vieil idéal. Je soutiens mes idées principales : sans la société, l'homme est mort car incapable de se reproduire. Celui qui personnifie les nouvelles normes est un Surhomme nietzschéen mais il doit être exclu. Depuis le début de notre vie, nous regardons, observons, imitons pour correspondre à des normes et pour survivre. Si quelqu'un est au-dessus des normes, il est exclu. Sinon, pourquoi exclure les fous ? La liberté totale n'existe pas et n'est pas une bonne chose sinon la société et l'État ne seraient pas.

Une autre voix prit la parole : - « Que serait une société complètement libre ? »

- « Comment pourrait exister une communauté d'individus complètement libres, individualiste à l'extrême ? Chacun serait un électron libre. Personne n'aurait envie de travailler ni laver la vaisselle. Moi-même qui suis ici, debout dans cette pièce, vient ici par contrainte. Je ne parle uniquement parce que je sais ce qui est bon alors que mon cerveau me crie de fuir ! Je n'écoute pas certaines de mes émotions déchirées qui me supplient de me recroqueviller sur le sol et de pleurer. J'écrase mon esprit déchiré qui n'a jamais connu la liberté, toujours pris entre des dilemmes, au profit d'une idée ! C'est cette idée, cette représentation, qui fait la société. Nous ne nous tolérons notre stupide patron et nos cours insensés uniquement pour assurer notre gagne-pain. La liberté n'existe pas. Chacun suit une *idée*, celle de la survie, qui nous pousse à nous conformer à la société. Ceux qui vivent hors du système ne font que suivre de vieilles traditions. Ils ne sont pas originaux, tout le monde ne

fait que suivre des traditions et construit dessus. Tout le monde est prisonnier par le passé il n'existe que des degrés de liberté »

- « Tu parles d'être prisonnier du passé, pourtant la société occidentale actuelle a décidé d'en faire table rase. »

- « C'est faux ! La société occidentale ne décide pas de faire table rase sinon les subventions et les visites des monuments historiques cesseraient. Ce sont les traces d'anciens mondes auxquels chacun est attaché. La pensée actuelle dérive des Lumières qui s'inspirent de l'humanisme et de l'antique. Les Lumières forment une pensée séculière tirant ses racines de la morale chrétienne. La violence ? Jésus- « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre ! ». Les racines du pacifisme se trouvent dans les religions, en particulier, pour l'Occident, dans la religion chrétienne. L'altérité ? La religion chrétienne est un universel et tout le monde sera égal face à Dieu lors du Jugement dernier. La société ? Les intellectuels médiévaux se sont inspirés de Dieu pour concevoir l'État, constamment présent, immortel et tout-puissant mais chargé de faire régner le bon et le juste. Penser que l'homme se coupe de son passé est une erreur, sinon la période contemporaine ouverte par la Révolution française ne serait pas autant étudiée et connue. Presque personne n'est libre.

« Qui sont les libres alors ? »

- « Y a-t-il des gens vraiment libres ? Oui, ces hommes existent. Ce sont des gens d'exception. Où les trouver ? Dans les asiles. Beaucoup ne peuvent pas être réinsérés parce qu'ils ne sont pas conformes à la société. On les appelle les fous. Certains sont des tueurs, ils ont répondu à une pulsion s'approchant de la pure liberté. Ils sont tellement hors de la société que celle-ci a bien compris le danger : si les fous sortaient, tout serait permis. Et si tout est permis, alors la société actuelle avec ses normes serait en danger. Enfermer les plus libres d'entre nous pour protéger la société, n'est-ce pas ironique ? »

Il y eut un son mécanique et la porte s'ouvrit lentement et l'homme traversa le couloir d'un pas vif. L'eau devenait plus noire, plus visqueuse, proche du pétrole. L'odeur était insupportable. L'homme s'en moqua, avançant glorieusement vers le défi suivant. Il pressa la poignée de la prochaine porte, laissant apparaître une table de granit noir. Il entra et la porte se referma derrière lui. Face à lui, une femme en tenue blanche chanta :

« Te voici face à une nouvelle épreuve qui vise à tester à la fois ta foi et à défier la pureté de ton âme.

Développe ta pensée : si tes arguments sont faux, la porte ne s'ouvrira pas et tu mourras après une longue agonie. Voici la question :

Tuer est-il nécessaire ? »

« Maître, pourquoi me poser une telle question ? La mort est l'antithèse de la vie, mais le meurtre... Il laisse une salissure indélébile disent les textes... Il interroge la violence légitime... La peine de mort... La vie a cette essence sacrée... Si nous étions vraiment libres, le meurtre serait l'ultime affranchissement des normes. Ce serait le rire au nez de la société en balayant son carcan de normes qui enferme l'homme. L'ironie est immense, l'homme se dit responsable mais il est contraint de se fixer des règles pour ne pas subir l'envie ou la colère du prochain. J'irai au cœur : donner la mort est légitime si elle permet à une société de survivre. »

La femme : - « Et si la société prend des mesures extrêmes en pensant qu'elle était en danger mortel : les nazis pensaient que l'espèce humaine était menacée d'extinction par les Juifs. »

« Je me sens perdu, maître. Donner la mort est légitime parce que la société l'a décidé... Je ne vois pas d'autre solution... Seules les guerres défensives sont justes... Je crois qu'il faut ne pas être dans le mauvais camp... C'est terrible car ne pas se trouver dans le mauvais camp n'est pas un choix, c'est une perception... C'est la subjectivité qui pousse à tuer... Cela ne dépend pas du régime ou de l'État auquel on appartient, cela tient à l'*appréhension de la réalité*. Si la réalité est faussée, alors la décision sera mauvaise. Plus une société comprend la réalité, meilleures seront ses décisions. »

« Mettrais-tu la raison au-dessus de tout ? Face à la montée des périls, faudrait-il interdire ce qui est faux ? Si ce qui est faux disparaît, alors la société n'en sera que meilleure. »

- « J'ai peur maître que le faux soit un mal nécessaire. Sans le faux, la liberté d'expression n'existe pas... »

- « Tu viens de dire que la liberté est un mythe, dit la statue. Tu te contredis. »

- « Non, non, gémit l'homme, la liberté en tant que telle est un mythe mais la liberté d'expression existe en partie. Il existe différents degrés de liberté d'expression... Mais le meurtre... »

- « L'écriture infiltre les esprits et peut pousser au meurtre ! L'État doit réguler les instincts meurtriers du peuple. Il est l'ultime garant de la paix sociale et désigne l'ami et l'ennemi. Lui seul rend la violence légitime et lui seul définit ce qui est bien. »

- « Impossible, répliqua l'homme, ce serait lui donner un pouvoir monstrueux, sans aucune borne que la société civile ne pourrait réguler. »

- « De quelle société civile parles-tu ? Les hommes ne sont que des atomes répondant au désir de l'État. »

« Ce n'est pas possible. Maître, pourquoi une telle épreuve ! L'homme a un destin écrit dans les étoiles qu'il ne sait pas mais qu'il doit suivre. Ce sont ses choix qui déterminent sa vie et Dieu les jugera, et montrera à notre mort ce que notre vie aurait pu être. Cette réalité mentale

nous pousse à nous dépasser et à suivre une conception du juste inscrite dans la tradition religieuse. »

« Pauvre petit, répliqua la femme. La tradition peut être mauvaise. »

« Les premiers chrétiens étaient des pacifistes qui n'auraient jamais tué !, cria l'homme désespérément. L'État donne la permission de tuer car, par son âge, il concentre des traditions partagées par la grande majorité de la population. Mais s'il s'en éloigne, l'homme doit pouvoir revenir aux pratiques ancestrales et s'opposer à l'État pour en refuser les ruptures. »

La porte s'ouvrit. La sueur coulait sur son front. L'homme marchait maintenant dans un couloir où suintait le sang. C'était un sang visqueux, celui qui étouffe. Il ne voyait rien mais put bientôt sentir le bois de la nouvelle porte.

Lorsqu'il l'ouvrit, il vit une table de bois sur laquelle était posée un couteau et un parchemin. Au-dessus, l'homme pouvait voir un plafond interminable d'où il sentait un courant d'air froid.

« Te voici face à une nouvelle épreuve qui vise à tester à la fois ta foi et à défier la pureté de ton âme.

Développe ta pensée, prends ce couteau et ouvre la porte. Si tes arguments sont faux, la porte ne s'ouvrira pas et tu mourras après une longue agonie. Voici la question :

Le suicide est-il justifiable ? »

- « Dans la Bible, Dieu a condamné explicitement le suicide. C'est une aberration car Il a d'autres projets pour chacun de nous. C'est une rupture avec ce qui est inscrit dans le ciel. Cependant le suicide devient autorisé si le Mal nous ronge.

Meurtre. De la chair fraîche.

L'homme sentit un doigt froid lui toucher l'épaule.

- « Le suicide devient autorisé si des pensées noires s'emparent de nous. »

Dans le noir, il perçut une paire d'yeux bleus. Un bleu profond, océanique.

Sauve-moi. Libère-moi.

Tue, tue !

« Si je suis un prophète, pensa l'homme, il faut peut-être que je m'affranchisse définitivement des normes. »

Des images surgirent. Il vit des effusions de sang, un massacre. Une famille tuée dans une maison, les corps démembrés jonchaient le sol alors que sur la table de cuisine sont posées des bouteilles. Un homme en prend une et se mit à boire. Il manqua de s'étouffer, le liquide était

d'un rouge vif.

Assassinat ! Désir !! Puissance !!!

Oui !!!! C'était une immense extase sexuelle.

L'homme était là, dans la nuit. Il prit le couteau sur la table et se trancha la gorge. Il se sentit immédiatement partir, il se sentit bien.

Infirmière 1 : - « Il est réveillé ! Docteur ! »

Infirmière 2 : - « On vous a trouvé la gorge tranchée. C'est un miracle que l'on vous ait sauvé, vous vous vidiez de votre sang. »

Le docteur : - « Vous avez vécu une sacrée aventure mais on vous a tiré d'entre les morts. »

Et l'homme pensa : « J'ai réussi l'ultime test : celui de m'ôter la vie. Je suis libre, mon monde vibre, j'entends sa nouvelle pulsation ; j'ai transcendé les normes, je suis un prophète, fini les défaites, j'apporterai la magie sur cette planète. »

Il s'endormit.

Dehors, un autre homme traversa le porche de l'hôpital : « Bienvenu à l'asile. »

L'homme sourit. C'était un apôtre et il avait un Maître à trouver.

Antoine PECOT



JOURNAL DE BORD DE LA PROMO MÉLINA MERCOURI À BRUXELLES

Nina THOMAS-RICHARD & Lison
MARTINEZ



Le dimanche 3 mars 2024, après de nombreuses mésaventures (notamment un car annulé 24h avant le grand départ, une répartition de la promo sur quatre trajets différents, des stop à Paris Bercy en pleine nuit, et même une alarme incendie, confondue avec la chasse d'eau, déclenchée à 4 heures du matin par Nina), la promo Melina Mercouri fit ses premiers pas au pays de la frite et de la bière : LA BELGIQUE. En effet, afin de devenir de véritables péeusiens aguerris, un séjour à Bruxelles semblait être une étape obligatoire et marquante dans la vie d'un étudiant au Parcours Europe.

C'est donc ici que notre histoire débute, dans une auberge de jeunesse en plein cœur de Bruxelles, avec des péeusiens aux sacs à dos parés et un précieux plan de la ville entre les mains de Lucien.

JOUR 1

Après qu'un certain individu galvanisé par l'arrivée à Bruxelles ne se soit retrouvé aux urgences avec un genou ouvert, que ce même individu et son acolyte ait créé un hit mondial sur la base d'un nom pourtant inconnu de tout dictionnaire, qui sera sûrement repris





au gala de fin d'année, la troupe des péeu-siens arriva à l'endroit qui allait leur servir de campement pour la semaine à venir. Si certains avaient pu découvrir son billard et ses canapés tout confort de nuit, d'autres arrivèrent plus tard, lorsque l'aube fut levée.

Qu'elle ne fut pas leur surprise à la découverte de l'auberge de jeunesse, que dis-je, le palace, le Ritz qui allait leur servir d'hébergement. Certains investirent directement la terrasse avec vue, tandis que pour les aventuriers les plus téméraires, leur objectif était alors de poser les affaires le plus vite possible, afin de partir à la conquête de cette contrée pleine de surprises.

Après une première tentative de friperie beaucoup trop chère, tous découvrirent en ce premier jour les rues alambiquées de Bruxelles centre, ses charmes, son architecture et multiples facettes. Bière, gaufres de liège, chocolats, frites, gaufres

tout court, gaufre aux bières, bière aux gaufres, fricadelles et nouilles instantanées.. Je ne peux vous cacher que la crise de foie était au rendez-vous, mais que l'émerveillement l'était aussi. C'est ainsi que nombre d'entre nous se dirigèrent vers le Musée des Arts Royaux, afin d'y découvrir les œuvres emblématiques de la Belgique (musée parcouru par les péeu-siens tout au long du séjour, en fonction des appétences de chacun).

La fin de cette première journée fut rythmée par des événements distincts, chacun vaquait à ses occupations. Certains goûtèrent ainsi leur première bière belge en jouant aux petits cochons, tandis que d'autres se dirigèrent vers l'auberge afin de passer la soirée tranquillement.

JOUR 2

S'il avait été possible de trucider un réveil, je ne vous cache pas que je m'en serais rendu la première coupable. En ce beau lundi de mars, la visite guidée de Bruxelles à 9h du matin ne pouvait pas attendre, certes, mais mon lit tiré à 4 épingles par Madame Werner était beaucoup trop confortable pour me laisser en sortir. Tous les péeuusiens de tous les étages se motivèrent cependant à aller profiter de leur petit déjeuner à volonté. Après une nuit à supporter les ronflements de vos colocataires, les céréales et le petit jus d'orange ne pouvait que satisfaire nos âmes meurtries par le réveil. Après s'être confectionné des sandwiches avec le pain et le fromage du petit dej en évitant les regards noirs du personnel, l'équipe de gros rats que nous sommes s'embarquait alors dans une épopée grandiose. Arrivés sur la Grand-Place, nous avons eu le plaisir de profiter d'une journée radieuse, en écoutant les propos de nos guides passionnés. L'occurrence du prénom de "Didier" dans vos retours ne saurait être compté : Lila-Sarah a par exemple pu en témoigner. Il avait l'air d'être "un vrai personnage", qui ponctuait sa visite de blagues, d'anecdotes et de faits historiques. Bien que les grosses blagues ne soient pas forcément au rendez-vous, l'autre groupe a également pu bénéficier d'un guide passionné et attentif, qui a su nous conduire dans les moindres recoins du centre de Bruxelles. Comme toute bonne promotion qui se respecte, la tradition de la fameuse photo sur la place a bel et bien été prise, avec quelques rigolos en prime.



Après cette jolie promenade (qui a quand même duré trois heures), il était temps de se diriger vers le Parlement Européen. Là bas, une guide nous attendait, afin de pouvoir échanger avec elle sur l'Europe, ses enjeux et problématiques. Après la diffusion d'une vidéo sur la démocratie, qui, il faut l'avouer, a pu faire grincer les dents de certains péusiens, nous avons pu visiter l'hémicycle du Parlement. La partie relative à la diversité linguistique de l'Europe, et sur l'arsenal humain et technique qu'elle requiert afin de garantir le bon fonctionnement logistique des institutions a été particulièrement instructive pour beaucoup d'entre nous. Il faut dire que notre guide était particulièrement intéressante, mais aussi carrément stylée : le rappel à l'ordre adressé aux classes allemandes à côté de nous, nous a, je pense, tous impressionnés.

Après avoir récupéré nos petits drapeaux de propagande européenne, il était temps de retourner à nos occupations. Il fallait en effet se préparer pour la soirée à venir.

Si une partie des voyageurs restait à l'auberge pour faire une partie de Loup Garou et se défier au Twister (dont le grand maître du jeu Lucien semblait conserver la maîtrise parfaite), une autre partie de la troupe se dirigea vers le métro, afin de prolonger d'atteindre un bar à l'ambiance déchaînée. Petits cochons, palmier, pyramide.. aucune limite ne pouvait empêcher les péusiens de profiter de la soirée et de ses jeux.

MAIS PRENEZ GARDE VOYAGEURS, les bières de cet établissement maudit on su retourner le ventre de plus d'un péusien, et une des autrices de cet article sait de quoi elle parle, je vous le garantis. Après avoir réuni les troupes au complet, la colonie de vacances toute entière se dirigeait vers un petit bar safe et indépendant, du nom de Delirium, là où les plus gros chacals connus de ce monde se retrouvent en meute afin d'apparaître sur chaque vidéo que vous osez prendre avec vos amis. Si pour certains l'ambiance était glauque, pour d'autres ce fut l'occasion de se





déchaîner sur le dancefloor comme si demain n'existait pas. D'autres se perdirent dans les rues de Bruxelles, escaladèrent une église et réapparurent, pour se rendre compte trois jours plus tard que l'Église en question n'était autre que le plus grand palais de justice au monde.

En attendant, il convient quand même de souligner que pendant que nous étions au bar, une catastrophe technique avait lieu à l'auberge. Cette anecdote pourrait ainsi gagner lors d'un concours. En effet, une partie des anglicistes, ayant estimé qu'une bouilloire était l'élément essentiel d'un voyage de promo, en avait emmené une dans leur valise. Après avoir fait une première fois sauté les plombs de leur chambre en la branchant, cette bouilloire maléfique a réitéré son tour de passe-passe lorsque Léa, non avertie de ses effets disjonctants, l'a re-re-branchée pendant que ses colocataires étaient au bar. Nous tenons donc à féliciter ces petits génies, qui ont réussi à priver d'électricité le quatrième étage trois fois en un jour.



JOUR 3

Nos voyageurs débutèrent leur troisième jour de périple avec une petite mine, ayant fait quelques excès la veille. La joyeuse petite troupe (qui était en réalité tout sauf joyeuse ce matin-là) passa la matinée à visiter le quartier européen. Malheureusement, peu sont ceux qui ont apprécié cette visite, qui s'est déroulée sous la bruine pour parfaire l'ambiance, et qui n'était pas d'un grand apport au vu des cours dispensés au Parcours Europe (refaire l'histoire de la construction européenne, non merci !). Après des pieds traînés pendant deux heures, un guide aussi peu motivé que la petite troupe et des râlements, une partie du groupe s'est dirigée vers l'emblématique musée de la BD. Cette visite a permis d'impulser un peu plus d'enthousiasme, et de détendre nos voyageurs, qui n'ont pas manqué de s'amuser à aller dans les maisons grandeur nature des Schtroumpfs (difficile de sortir Marie de ces petites maisons en forme de champignon).

Enfin, ils se rendirent à la maison de l'Europe, qui d'après mes échos, eut un réel succès. Tout d'abord, il est important

de souligner que nos tendres petits péeuusiens ont eu le droit de transporter des petites chaises portatives dans tout le musée, ce qui rend la visite très agréable, mais surtout que le contenu du musée, ses guides et la disposition des expositions étaient super, ce qui donna envie à Axel de chanter "Bruxelles je t'aime" à tue-tête, une énième fois depuis son arrivée. Par la suite les petits péeuusiens ont vaqué à leurs occupations, et la journée s'est achevée sur des nouilles instantanées ou des pastas box (afin de varier les plaisirs), et pour une partie du groupe : sur une partie de loup-garou, qui a d'ailleurs permis de révéler les mauvais perdants du groupe, tandis que les plus motivés s'en sont allés festoyer et profiter des bières belges.



JOUR 4

En ce quatrième jour, les péusiens avaient déjà bien établi leurs marques et savaient exactement ce qui allait ravir leurs papilles au petit-déjeuner, il ne leur manquait plus qu'un cornet de frites sur leur plateau pour être de véritables Bruxellois. En cette matinée, certains ont choisi de se prélasser un petit peu à l'auberge, d'autres de se balader, et les plus téméraires d'entre eux, de se rendre à l'Atomium. C'est donc d'un pas intrigué qu'une petite partie du groupe se dirigea alors vers ce monument emblématique. Après une valse de Malou et Adrien au soleil, et une photo express du groupe sur un fond vert par un photographe, nos péusiens ont déambulé de salles en salles et ont découvert avec grand plaisir l'histoire de ce monument, ainsi qu'un espace avec des projections de sons et lumières. A la suite de cette sortie, Benoit et Nina n'ont pas manqué de faire une photo de touriste (une de plus), sous la supervision de Marie et Florentine. Ensuite, nos jeunes ont visité un petit marché aux puces fort sympathique, avant de se rendre à la fameuse commission européenne (tin tin tin tinnnn).



Malencontreusement, nos pauvres petits péusiens commençaient à fatiguer, et certains s'écroulèrent de sommeil (plus ou moins discrètement) devant les interventions, qui, entre vous et moi, étaient quelque peu soporifiques (une des rédactrices fit d'ailleurs une bonne petite sieste). De plus, après avoir dévalisé la machine à café, nos péusiens ont tenté, avec des questions aiguës, d'en savoir un peu plus sur un des intervenant de cette visite et sur la Commission européenne, questions (notamment celles de Timothé, qui a quand même formulé sa question à 3 reprises dans l'espoir d'avoir enfin une réponse) qui furent habilement détournées. Mais bon, le point positif de cette visite c'est que nos chers petits péusiens ont tous eu un joli petit badge à leurs noms, que Timothé garde encore aujourd'hui précieusement sur lui.

Après des dernières balades, quelques souvenirs achetés et des demi entamés, il était enfin l'heure de festoyer. Ni une, ni deux, tous les péceusiens se rejoignirent gaiement dans la salle commune de l'auberge de jeunesse, afin de profiter tous ensemble de cette ultime soirée à Bruxelles. Entre les bières, les chips, les bonbons, un twister et une bonne playlist (merci Annwenn), nos voyageurs furent ravis. Vint alors le moment du départ vers les bars, qui se fit au compte-gouttes, mais toujours dans la joie et dans la bonne humeur. Cependant, par souci de prévention vis à vis de nos lecteurs, ne nous développerons pas la suite des événements, et nous faisons le choix de censurer ce passage de notre récit afin de vous préserver. Retenez juste une chose : le parcours Europe a fait honneur à la Belgique.

JOUR 5

Jeudi était une bien triste journée. Après s'être remis des excès de certains, qui se sont révélés être de grands danseurs, le PE s'est réveillé difficilement. Certains avaient des bus à prendre et sont donc partis assez tôt, tandis que d'autres ont décidé de se faire tatouer, percer, ou sont juste allés se balader et boire des verres en terrasse. Tous ont pu se retrouver dans les Halles St Gervais, afin de profiter des derniers moments ensemble. Après être passé à côté de la mort à plusieurs reprises, en esquivant les supporters déchaînés et les pétards allumés (Athénaïs on pense à toi), il était temps de récupérer nos affaires et de monter dans le Flixbus. Malgré l'interdiction d'enlever nos chaussures pour cause d'odeur putride explicitement formulée par le chauffeur, certaines ont pu



profité d'une super annonce à minuit pour leur anniversaire (qui au passage, nous a tous réveillé, merci les girls), ainsi que d'une super chanson à l'arrivée à Nantes.

Et c'est ainsi que s'achevèrent les aventures des péeu-siens en territoire belge, qui repartirent soudés, en ayant appris à se un découvrir un peu plus les uns et les autres, avec le sourire aux lèvres, sans oublier des valises pleines de souvenirs (en passant de la carte postale, au magnet Manneken-Pis, et même au canard en plastique décoré d'un drapeau européen ramené par Jade), malgré un quota sommeil en déficit.

Nous tenions donc à remercier toute l'équipe du Bureau, d'avoir pu organiser un séjour aussi complet, intéressant et stimulant et d'avoir réussi à superviser autant de petits péeu-siens déchaînés, et ce en dépit de nombreuses turbulences en amont du voyage. Beaucoup de retours positifs ont été formulés à l'égard de l'opportunité d'avoir pu échanger des moments privilégiés avec des membres de la promo qui n'auraient pas de base, fait partie de notre quotidien.

À bientôt, péeu-siens, nous nous retrouverons dans de nouvelles aventures !

Nina THOMAS-RICHARD
Lison MARTINEZ





PETIT JOURNAL
EDITION NUMÉRO 10
MAI 2024